

Le Christ, l'instant et moi

Le Je de Jésus offre au mien de choisir un chemin, D'aller faire mes conversions, des résurrections, un demain. Le Christ est une Présence continue en ma vie entreprise, un Je suis, un éternel présent sur lequel j'ai prise.

Franck Widro (sur Jean 14,1-12)



Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18 1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye tél. 022 827 46 76 administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef Céline Fossati, journaliste Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75 fax 022 827 46 70 redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj Bruno Fuglistaller sj Joseph Hug sj Jean-Bernard Livio sj Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina rue du Scex 34 • 1950 Sion tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali Stjepan Kusar

Abonnements 1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI: FS 65.-

CCP: 12-413-1 «choisir» Pour l'étranger: FS 100.– par avion: FS 105.– Prix au numéro: FS 9.– choisir = ISSN 0009-4994

Internet:

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture: Barbara Castello/GODONG

p. 7 ; p. 30 ; p. 31 : DR p. 15 : Pierre Emonet

p. 19 : National Gallery, Londres

p. 27 : Collection privée, Courtesy Galerie Sébastien Bertrand (Genève)

p. 28 : Darren Aronofsky p. 34 : Ouvertures p. 36 : Desclée de Brouwer

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

2	Editorial La place du don <i>par Bruno Fuglistaller</i>
8	Spiritualité D'obstacle à médiation par Luc Ruedin
9	Bible La Bible. Traduction officielle liturgique par Lucienne Bittar
13	Théologie Au cœur de la foi : le don <i>par Roselyne Dupont-Roc</i>
17	Philosophie La jalousie, l'envie, la compétition par Jacques Petite
21	Société Romandie. Les 100 ans des chrétiens de gauche par Lucienne Bittar
22	Histoire Chrétiens-sociaux protestants. Les ambiguïtés d'un mouvement par Christophe Chalamet
26	Expositions Ici l'Afrique ! Drôle d'endroit pour une rencontre par Geneviève Nevejan
28	Cinéma Noé, blockbuster écolo par Patrick Bittar
30	Lettres Le vieux style. Paul Morand et Jacques Chardonne par Gérard Joulié
34	Livres ouverts L'alcool ou la vie par Céline Fossati
36	Livres ouverts Itinéraire pour managers par Jean-Daniel Farine
37	Livres ouverts Chessex le possédé par Gérard Joulié
38	Livres ouverts La pensée de Zundel par François-Xavier Amherdt
44	Chronique Ces corps qui cherchent la lumière par Matthieu Mégevand

La place du don

En l'espace de quelques semaines, la nature donne... Plus de lumière, plus de chaleur, plus de vie. On pourrait dire que c'est dans l'ordre des choses, le cycle des saisons, et voir dans cette luxuriance quelque chose de tout à fait normal et ordinaire. Pourtant, à la lumière du don, le monde et l'être bumain se révèlent sous un jour nouveau. L'être humain ne s'est pas fait lui-même ; il n'est pas sa propre origine ; il se reçoit d'autres que lui, à commencer par ses parents. Toute notre vie, toutes nos expériences s'articulent dans cet échange.

Donner, c'est accorder quelque chose à quelqu'un de manière irréversible et sans contrepartie. Dans sa nature même, Dieu est don: Il donne son Fils, qui donne sa vie, et Il donne l'Esprit. Chaque fois qu'un être se donne, on pourrait dire qu'il est comme « touché » par Dieu. Il fait acte de création. L'expérience de Marie témoigne d'une vie de dons. Elle se donne en accueillant la promesse. Et tout au long de son existence, discrètement, elle poursuivra ce don.

Ainsi l'histoire de notre monde témoigne de grandeur et de générosité. Pourtant nous ne sommes pas tous conscients de cette dynamique du don, ni tout ce qu'elle signifie : nous sommes en constant apprentissage. La pensée sociale des Eglises veut aider à cette découverte de l'importance et de la fécondité du don. Protestants, catholiques, riches de leurs spécificités, tentent d'articuler un discours qui aide à construire une société plus juste, plus généreuse, en mettant l'homme, qui est à l'image de Dieu, au centre de leur réflexion. Sa « divinité » s'exprime dans le don. Capacité à donner du temps, de la justice, de la confiance, de l'attention.

Ce numéro de mai montre à la fois les exigences et les réussites de cette aptitude à donner. Il souligne les défis que représente l'engagement social sur la durée et les ambiguïtés auxquelles il est parfois difficile d'échapper.2 Exigences aussi et dons que représente le travail pour une nouvelle traduction de la Bible liturgique. Formidable défi pour celles et ceux qui ont collaboré; découverte, nouveautés, accueil pour celles et ceux auxquels ce travail est offert.3 Don et accueil du don...

La démarche se beurte souvent à la difficulté d'accueillir l'autre dans sa différence, dans sa manière propre d'être, de donner, et suscite alors incomprébension, voire jalousie. 4 La disponibilité et l'ouverture que demande le don ne sont jamais anodines, ni acquises une fois pour toutes. Ces différentes facettes incitent à réfléchir sur la place du don dans nos vies. Les dons que l'on fait, ceux que l'on reçoit, ceux que chacune et chacun de nous a et est appelé à partager pour œuvrer au bien commun. Prendre notre place, pour participer à cette œuvre créatrice de Dieu qui passe par le don.

Mais parfois le don est arraché par d'autres. Impossible, au moment où s'écrivent ces lignes, de ne pas penser à ceux auxquels le« don » est imposé. Comme celui du sacrifice ultime vécut par le Père Frans van der Lugt, assassiné le 7 avril en Syrie, à Homs. Un confrère jésuite que plusieurs membres de la rédaction et de la communauté de choisir connaissaient personnellement. Peut-on encore parler de don ici? Pour lui, sans aucun doute: Frans avait fait un choix, dont il mesurait les risques. Mais pour tous ceux et celles qui sont pris dans des injustices et des tourments qui ne leur laissent aucune chance? Le don n'est tel que dans la liberté, et ce n'est qu'ainsi qu'il peut porter du fruit.

Reste qu'en reconnaissant la disponibilité de ceux qui œuvrent à plus de justice, plus de connaissance et de dialogue, en essayant de porter sur notre monde un regard qui découvre et encourage le don, nous devenons à notre tour témoins de ce que l'humain a de plus divin... Peut-être verrions-nous alors de nouvelles forces émerger. Un autre printemps, qui durerait plus qu'une saison.

Bruno Fuglistaller sj



^{2 •} Voir l'article de Christophe Chalamet, aux pp. 21-24 de ce numéro.

^{3 •} Voir l'article de Lucienne Bittar, aux pp. 9-11 de ce numéro.

^{4 •} Voir l'article de Jacques Petite, aux pp. 16-10 de ce numéro.

■ Info

Jésus, marié?

« Il est difficilement concevable que Jésus ait été marié. Il a déjà suffisamment souffert comme ca... » C'est avec humour qu'un auditeur de la RTS-La Première commentait le débat du 14 avril autour de la nouvelle datation d'un papyrus portant à croire que Jésus avait convolé en justes noces. Un fragment pas plus gros qu'une carte de visite (3,8 cm sur 7,6 cm) sur lequel sont inscrites ces quelques lignes en copte, déchiffrées en 2012 par Karen King, professeure d'histoire à l'Université américaine Harvard Divinity School: « Jésus leur a dit: ma femme... » Puis, plus loin : « Elle pourra être ma disciple. »

Si l'on reparle de ce papyrus, c'est que des scientifiques américains viennent de l'authentifier comme datant du VIIe au IX^e siècle de notre ère. Selon eux. les analyses et le contexte historique « indiquent que ce papyrus est presque certainement le produit des chrétiens anciens et non un faux ». Quant au texte lui-même, d'après Karen King, il pourrait avoir été composé entre le II^e et le IVe siècle. « Evidemment, à elles seules, ces deux phrases ne prouvent rien », relève un article du Journal de la Science. « Aucun élément ne permet d'être certain que le "Jésus" dont il est question est le Christ de la religion chrétienne (ce nom était courant à cette époque). Plusieurs traductions peuvent en outre être proposées... "femme", sans le possessif, pouvant se rapporter à une conversation au cours de laquelle Jésus aurait suggéré qu'une femme aurait été habilitée à devenir sa disciple. » La vraie question est : qu'est-ce que cela changerait pour les chrétiens ? Pas grand-chose, selon Claire Clivaz, pasteure et professeure assistante en théologie et sciences des religions à l'Université de Lausanne. Elle rappelle que les sources concernant la vie de Jésus de 12 à 29 ans restent silencieuses. Alors Jésus, marié ? « On peut l'imaginer, cela ne change pas fondamentalement la donne, commentait-elle sur La Première. Il faut attendre que le dossier académiques se stabilise, puis ajouter cet écrit au dossier déjà constitué qui dit qu'il est fort probable, qu'à une époque donnée, - probablement dès le milieu du IIe siècle -, des mouvements chrétiens aient imaginé un Jésus marié. Cela renforce l'idée que les femmes et le couple ont eu de l'importance pour certains mouvements chrétiens dans les premiers temps du christianisme. » (réd.)

■ Info

Un livre du Jesuit Post

Il y a un peu plus de deux ans, thejesuitpost.org, le site américain lancé par un groupe de jeunes jésuites en formation, n'était encore qu'une idée ; le mois dernier, ses éditeurs ont publié leur premier livre : The Jesuit Post : Faith, God, Frontiers, Culture, Mystery, Love.

Ce livre contient vingt essais et quelques rééditions d'essais à succès. Sa particularité et celle du site ? La volonté des collaborateurs jésuites en formation de rejoindre leur génération hautement sécularisée et de dialoguer avec elle autour de la religion. « Nous pensons, dit le rédacteur en chef Eric Sundrup, que peu de médias parlent de religion d'égal à égal avec les jeunes, comme un ami parle à un ami. » (réd.)

■ Info

Or du Pérou

Le Pérou est le cinquième plus grand producteur d'or au monde et la Suisse en est le premier partenaire d'exportation. Mais 20 % de l'or exporté légalement du Pérou provient d'exploitations minières artisanales illégales. Ces dernières ont déià détruit 30000 hectares de jungle et pollué de nombreuses sources d'eau

L'Etat péruvien cherche à mettre fin à l'exploitation aurifère illégale, mais se heurte à de grandes difficultés, 300000 personnes en dépendant, du mineur au fournisseur en passant par le négociant. L'or éthiquement « propre » ne peut que se fonder sur une déclaration de provenance exacte et des informations sur les conditions d'extraction.

Au Pérou, il existe uniquement deux mines d'or certifiées équitables. Ces coopératives respectent les lois fiscales du pays et les dispositions en matière de protection de l'environnement. (Newsletter du Koff, n° 126)

■ Info

L'Eglise, pas la guerre

« Faites l'école, pas la guerre des gangs. » C'est le slogan que pourrait adopter la nouvelle initiative de l'Eglise catholique colombienne dans les quartiers gangrénés par le phénomène des bandes criminelles. Une contribution à la réconciliation et à la paix qui propose à une septantaine de jeunes impliqués ou risquant d'entrer dans les groupes armés illégaux de suivre l'une des deux premières « Ecoles du pardon et de la réconciliation ». « Les jeunes parient sur un processus de redéfinition de leur projet de vie, et cherchent à surmonter les événements douloureux ou traumatisants qui font partie de leur expérience », explique l'une des coordinatrices du programme, Magali Taborda Uribe

Ces écoles font partie d'une stratégie intitulée « Paix pour tous », proposée par l'archevêque de Medellin, Mgr Tobon Restrepo, afin que l'Eglise parvienne à créer, autour de chaque paroisse, des événements rappelant le respect de la vie et aidant à la construction de la paix. (fides/réd.)

■ Info

Réfugiés syriens

Le Père Paul Karam, président de Caritas Liban, a proposé que la communauté internationale ouvre des camps de réfugiés en territoire syrien, soulignant que le nombre de réfugiés sur le territoire libanais avait atteint un seuil insoutenable pour le pays, dépassant le million de personnes, selon des sources officielles de l'ONU. Le Père Karam parle, lui, de 1,5 millions de réfugiés, ce qui représente 25 à 30 % de la population libanaise. « Les puissances mondiales et régionales, au lieu de fournir des armes à ceux qui tuent, devraient concentrer leurs interventions sur cette situation d'urgence », at-il martelé.

« En Syrie, explique le prêtre libanais, il existe de vastes régions qui ne sont pas touchées par le conflit, où peuvent être installés des camps de réfugiés ou des stations de secours et d'assistance. » L'afflux de Kurdes syriens se poursuit également dans les camps de réfugiés situés autour d'Erbil et de Donuk, dans le Kurdistan irakien, province autonome du nord de l'Irak. Un grand nombre proviennent de Hasaka ou de Qamishli,

région où il est impossible de trouver de quoi manger ou un emploi depuis des mois, indique l'agence catholique Misna. (apic/réd.)

■ Info

Cellules souches

Une nouvelle méthode de création de cellules souches polyvalentes, à partir de cellules préexistantes, pourrait réduire le besoin de recherches sur les cellules souches impliquant des embryons humains. Les éthiciens se réjouissent de cette avancée. Bien que le procédé n'ait été pour l'instant testé que sur des souris, deux études publiées fin janvier 2014, dans la revue scientifique britannique Nature, ont démontré l'efficacité de la méthode nommée Stimulus triggered acquisition of pluripotency (acquisition de capacité multipotente générée par stimulus).

Les scientifiques de l'institut de recherche Riken, au Japon, et du Harvard's Brigham and Women's Hospital, à Boston, sont arrivés à reprogrammer des cellules sanguines de souris nouveau-nées en les plaçant pendant 30 minutes dans un bain au niveau d'acidité très faible. De 7 à 9 % des cellules soumises à ce stress sont retournées à un état multipotent et ont été capables de se développer en d'autres types de cellules. (apic/réd.)

■ Info

Master belge en théologie islamique

A partir de septembre 2014, la Faculté de théologie catholique néerlandophone de Louvain, en Belgique, proposera un master en théologie islamique destiné

principalement aux professeurs de religion musulmane. « Ce sera un programme d'études de base mettant l'accent sur l'interaction entre l'islam. les autres religions et la culture occidentale », explique le professeur Lieven Boeve, doyen de la Faculté de théologie de Louvain.

Le nouveau programme vise non seulement les musulmans qui veulent approfondir leur foi, mais aussi les enseignants et les gens qui sont confrontés dans leur travail avec les élèves musulmans, des clients ou des patients. Ce master ne formera pas des imams qui ont leurs propres formations offertes par les associations religieuses ou des universités situées dans les pays du Maghreb. (apic/réd.)

■ Info

Vocations jésuites

Alors que la tendance générale était à la baisse ces trente dernières années. le nombre de novices jésuites a connu une légère hausse en 2013, rapporte le site internet du quotidien français La Croix. De 699 en 2012, les novices sont passés à 706 en 2013. Leur nombre augmente surtout en Europe (+24), mais aussi en Asie méridionale (+8). En 1984, les rangs de la compagnie totalisaient 25 724 prêtres, frères laïcs, scolastiques et novices, mais les effectifs mondiaux sont passés sous la barre des 20000 en 2005.

On compte aujourd'hui dans le monde 16986 jésuites (12107 prêtres, 1331 frères laïcs, 2842 scolastiques et 706 novices). Il s'agit de la première augmentation depuis 2009.

« Le pape jésuite a-t-il un effet positif sur les vocations de la Compagnie de Jésus? », se demande la revue jésuite Popoli. La publication relève en tout cas la géographie de plus en plus universelle des jésuites, dans laquelle les pays du Sud prennent une importance croissante. (apic/réd.)

■ Info

JRS Italie

En Italie, les réfugiés sont particulièrement touchés par la crise économique. Même ceux qui étaient en passe de devenir autosuffisants ont été contraints de demander assistance. A l'occasion de la présentation du rapport annuel du Service jésuite des réfugiés d'Italie (Centre Astalli), le Père Giovanni La Manna, directeur du Centre, a exhorté le gouvernement à ne plus traiter l'arrivée des demandeurs d'asile en urgence, à faire des plans pour le long terme, à faire œuvre de justice et non de charité, en vertu des obligations internationales du pays en matière de droits humains. L'Italie a besoin, a poursuivi le Père La Manna, d'un système unique et unifié capable de répondre aux besoins des réfugiés. (dispaches/réd.)

Info

Numérisation accélérée

Entamée il y a déjà plusieurs années, la numérisation des manuscrits de la bibliothèque vaticane (BAV) va connaître un coup d'accélérateur grâce à l'accord signé entre le Vatican et les responsables de la société japonaise NTT Data. Quelque 6800 ouvrages sont déjà numérisés et partiellement accessibles à travers le site internet de l'institution. Grâce au travail de la société japonaise, ce sont 3000 autres manuscrits importants qui seront scannés et archivés à l'aide d'un matériel de haute précision. D'ici 2018, l'archivage numérique comprendra quelque 15000 manuscrits sur les 82000 que compte la célèbre bibliothèque.

Remontant aux premiers temps de la papauté, ouverte au public au milieu du XVº siècle par le pape Nicolas V (1447-1455), puis institutionnalisée en 1475 par Sixte IV (1471-1484), la Bibliothèque apostolique du Vatican est l'une des plus anciennes bibliothèques du monde. Elle conserve près de 1,6 million d'ouvrages antiques et modernes, dont 8300 incunables, des livres imprimés dans la période comprise entre le début de l'imprimerie occidentale, vers 1450, et la fin du premier siècle de la typographie, avant 1501. Plusieurs dizaines de parchemins, plus de 150000 manuscrits et documents d'archives, sans compter 100000 documents imprimés et gravures, 300000 monnaies et médailles et 20000 objets d'art enrichissent l'inventaire.

La BAV continue à être alimentée en tant que bibliothèque universelle, mais est surtout célèbre pour ses collections de manuscrits anciens. (apic/réd.)

Bibliothèque du Vatican



D'obstacle à médiation

Suite à une opération chirurgicale, j'expérimente combien les douleurs influencent la perception de mon corps. Il devient obstacle à la relation avec Dieu. Je suis alors spontanément enclin à faire mien l'adage grec du « corps tombeau ». Car comment vivre mon corps comme « temple de l'Esprit » lorsqu'il est lieu d'immobilité forcée, d'inconfort pénible et de douleurs tenaces? Comment prétendre en ces instants-là qu'il n'est pas une charge insupportable, une entrave à la pensée et à la prière ? Comment le vivre comme un espace intime consacré à Dieu, un sanctuaire voué à l'Infini? J'oppose alors cet amas d'organes à l'âme, cet organe subtil, aérien, immatériel, qui semble échapper aux lois de la pesanteur et aux souffrances de la chair.

Pour celui qui prie les psaumes, le corps est pourtant médiation vers Dieu. Les organes physiologiques expriment des attitudes spirituelles : os broyés invités à danser, foie et entrailles bouleversés. reins brûlants, langue collée au palais, tête et cœur qui se troublent... On est loin d'un piétisme désincarné qui convoque une âme éthérée flottant dans les airs. L'homme biblique prie avec tout son corps. L'angélisme lui est impossible. Il connaît trop le poids et la valeur de la vie terrestre.

A la suite de Tertullien pour qui la chair est le pivot du salut, ma foi chrétienne m'invite à découvrir la pleine santé dans et par ma chair fragile et vulnérable. L'Evangile relate beaucoup de scènes de guérison du corps. Celuici est le centre de l'action salvifique du Christ, qui le restaure dans son dynamisme originel: lèpres et paralysies, cécités, surdités, mutismes, fièvres et épilepsies sont guéris par Jésus. Que l'on songe aussi à la parabole du bon Samaritain ou à la réanimation de Lazare. A chaque fois Jésus se soucie du corps et prie pour lui.

En effet, pour Jésus, le corps forme un tout avec l'âme. Ils sont unis par le Souffle de Dieu. Lorsque l'un souffre, l'autre pâtit. On est à l'opposé de l'attitude religieuse gnostique pour qui Dieu est du côté de l'immatérialité de l'âme et ne saurait se compromettre avec la chair souffrante du corps.

L'humanité des psaumes et de la proximité de Jésus aident ainsi chacun d'entre nous à apprivoiser notre corps souffrant. Nous découvrons que nous ne sommes pas que douleur. Nous pouvons prendre de la distance et offrir notre corps blessé. D'obstacle, celui-ci devient médiation vers un Ailleurs qui a pris chair ici-bas : la lumière de la Résurrection nimbe d'une clarté nouvelle notre croix.

Luc Ruedin sj

La Bible

Traduction officielle liturgique

• • Lucienne Bittar. Genève Rédactrice en chef

L'histoire des traductions de la Bible remonte à la Septante, première traduction en grec ancien de la Bible hébraïque,2 au IIIe siècle av. J.-C. Chez les chrétiens, la première Bible officielle, la Vulgate, publiée en latin, remonte à saint Jérôme (Ve siècle).

Au Moyen Age, la Bible était généralement lue en latin. Seule la Vulgate était agréée comme Bible officielle de l'Eglise. Cette dernière, du reste, était réticente à l'idée même que la Bible puisse se retrouver entre les mains de tout un chacun, estimant que seuls les initiés étaient capables de la comprendre et de la recevoir sans intermédiaire.

Dans le monde réformé, par contre, l'exclusivité s'assouplit : des Bibles de référence en d'autres langues furent acceptées, ainsi celle de Luther, en allemand (1534), celle d'Olivétan, en français, imprimée à Serrières (NE) en 1535, ou encore celle en anglais, la King James Version (Bible du roi Jacques), publiée pour la première fois en 1611, levant ainsi la peine de mort qui sanctionnait toute traduction du texte sacré. Du côté des catholiques, un des grands précurseurs de la traduction de la Bible en français à partir des textes originaux fut, au XVIIe siècle, Isaac-Louis Le Maistre de Sacy, proche du monastère de Port-Roval. Immense entreprise, non reconnue par l'Eglise puisqu'elle ne partait pas de la Vulgate, la Bible officielle, et émanait en sus des jansénistes. La Bible de Port-Royal (ou de Sacy) reste aujourd'hui encore très appréciée.

A partir de 1880, la Bible de Louis Segond, pasteur à Chêne-Bourg (GE). traduite à partir des textes originaux. devint une référence chez les Réformés. Il faudra par contre attendre 1904 et la Bible d'Augustin Crampon (dont l'œuvre fut complétée à sa mort par des iésuites et des professeurs de St-Sulpice) pour qu'une Bible en français. traduite à partir des textes originaux en hébreu et en grec, reçoive l'imprimatur³ des évêques, mais toujours sans l'aval proprement dit du Vatican. La Bible de Crampon sera du reste publiée en version bilingue, avec les textes latin et français en miroir.

Le grand tournant dans l'univers des traductions bibliques reste définitivement marqué par les années qui précédèrent le concile Vatican II : l'Eglise des années 50 souhaite que la Bible soit dorénavant traduite à partir des textes originaux et non plus à partir du latin.

La nouvelle Bible liturgique en français a été éditée en 2013. Trois points forts à son actif : l'officialité que lui confèrent les évêques francophones. une traduction par des spécialistes à partir des langues d'origine, adaptée de surplus à la proclamation dans l'assemblée liturgique. Cette traduction devrait entrer en vigueur progressivement dans les lectionnaires liturgiques.1

Livres contenant les lectures bibliques proclamées dans les célébrations.

^{2 •} En toute bonne logique, la Bible hébraïque ne contient pas certains livres écrits originairement en grec, comme le livre de la Sagesse ou les deux livres des Macca-

^{3 •} Attestation qu'un ouvrage théologique fait

Ce sera le grand chantier4 inauguré par l'Ecole biblique et archéologique francaise de Jérusalem,5 qui aboutira à la Bible de Jérusalem en 1956. Il est aussi décidé que la Parole sera dorénavant proclamée dans la liturgie dans les lanques vivantes des peuples.

Ces changements amènent encore une traduction partielle en français de l'Ancien Testament, éditée sous le titre de la Bible de la liturgie (1977), étoffée dans une seconde édition, en 1993, par le Nouveau Testament et les Psaumes. Les trois-quarts de l'Ancien Testament, cependant, y demeurent non traduits. Au total, 21 000 versets manguent à cette Bible en français pour qu'elle soit complète et déborde le strict cadre du lectionnaire

Imprimatur confirmé par Rome

C'est chose faite aujourd'hui. La Bible de la liturgie est ainsi devenue, en 2013, La Bible. Traduction officielle liturgique. Mais pourquoi parler d'une Bible nouvelle et non pas seulement complétée ? Parce que la traduction préalable a été totalement revue. Ce travail titanesque a été lancé en 1995, sur demande des Conférences épiscopales des pays francophones. Plus de 70 spécialistes, exégètes et littéraires, y ont œuvré durant 17 ans, clin d'œil amusant, mais pur fruit du hasard, à la réalisation de la Septante.

Les traductions ont été soumises aux Conférences épiscopales de chaque pays concerné, qui y ont chacune apporté leurs remarques, questions ou suggestions. Un long travail de discussion entre les évêques et les Commissions d'intégration des remarques épiscopales a eu lieu ainsi au fur et à mesure, jusqu'à ce que toutes les Conférences épiscopales, chacune séparément, donnent, en 2012, leur accord (leur imprimatur) à cette traduction.6 Mais ce qui fait de cet ouvrage la Bible liturgique « officielle » de l'Eglise catholique, c'est qu'il a reçu en outre l'aval de Rome. Une première dans l'histoire des Bibles catholiques de langue francaise. Ce qui, du reste, a demandé là encore beaucoup de temps, et exigé de la part des traducteurs et traductrices riqueur extrême et patience... De juin 2010 à janvier 2011, 800 observations de la Congrégation pour le culte divin leur sont ainsi arrivées.7 Jusqu'à ce 12 juin 2013, où cette nouvelle Bible a enfin recu la recognitio romaine.8 Sœur Isabelle Donegani, de la Communauté des Sœurs de St Maurice à La Pelouse-sur-Bex, est une spécialiste

- 4 Parmi les éditions marquantes et événementielles de la Bible, il faut signaler : la Bible de Maredsous (1950) du Père Georges Passelecq, un moine bénédictin de l'abbaye belge, qui sera suivie par une deuxième édition révisée en 1968, œuvre d'une équipe de moines de Maredsous et de Hautecomb (Savoie) ; et bien sûr, La Traduction œcuménique de la Bible (TOB), œuvre commune de catholiques, protestants et orthodoxes, débutée par la tra-duction du Nouveau Testament en 1972, puis de l'Ancien Testament en 1975.
- 5 Fondée et dirigée par l'ordre des domini-
- Pour la Suisse, l'accord a été donné par Mgr Markus Büchel, évêque de St-Gall et président de la Conférence des évêques suisses.
- 7 Les auteurs découvrirent avec surprise que les observations de la Congrégation pour le culte divin concernaient l'ensemble de l'œuvre et non seulement le contenu des lectionnaires. En effet, le pape Benoît XVI avait procédé en 2007 à un accroissement de la compétence de ladite Congrégation. Celle-ci a été chargée de la recognitio de la version corrigée de la Bible des évêgues d'Italie, puis des Bibles dans d'autres lanaues.
- Certains des auteurs, expérimentés et âgés, sont décédés avant d'avoir pu voir leur travail finalisé.

francophone reconnue de l'Apocalypse.9 Elle a été sollicitée pour la traduction du dernier livre de la Bible et pour rédiger son introduction.¹⁰ Pourtant, on ne trouve nulle part trace de sa signature. ni celles des autres auteur(e)s d'ailleurs : « C'est la manière de faire en Eglise, explique-t-elle, pour tous les manuels liturgiques notamment. Ce sont toujours des textes collectifs, validés par les hautes autorités des Eglises, les évêques. C'est pour signifier qu'il ne s'agit pas du travail de personnes particulières mais de toute l'Eglise. C'était habituel dans l'Antiquité. La plupart des livres bibliques aussi sont anonymes. Ou alors, comme le livre de Daniel par exemple, son auteur réel se cache et s'appuie derrière une figure illustre de l'histoire du peuple de Dieu ayant vécu bien avant lui. »

Ou pour citer le coordinateur de la traduction de la Bible liturgique, Frère Henri Delhougne, moine bénédictin de l'Abbaye de Clervaux (Luxembourg) : « Comme dit Vatican II, c'est le même Esprit saint qui est à l'œuvre lorsqu'il a inspiré les auteurs avant élaboré les textes sacrés et lorsqu'il assiste l'Eglise dans l'interprétation de ces mêmes textes. »11

C'est cette signature Eglise « qui explique tous ces va-et-vient entre les Conférences épiscopales, la Congrégation du culte divin et les traducteurs pour arriver à un texte consensuel, poursuit Sr Donegani. C'est pourquoi aussi toutes les personnes qui ont travaillé sur cette traduction, que ce soit les scientifiques ou les littéraires, sont des spécialistes reconnu(e)s pour leurs compétences, certes, mais aussi leur fidélité à la tradition de l'Eglise, des gens formés à la mémoire chrétienne. Cela n'a pas toujours été simple d'arriver à un accord. Nous avions proposé, par exemple, dans un passage où la descendance est évoquée, de garder le terme original grec de semence d'homme, traduction littérale de l'hébreu. Il n'a pas été retenu. Ou encore, comment traduire le mot *Pantocrator*, que l'on retrouve 25 fois dans l'Apocalypse ? Dans la Bible de la liturgie, il était traduit par le Tout-Puissant. Or sa racine grecque renvoie à la notion de tenir ferme. Nous avions alors proposé l'expression le Souverain de tout. Après discussion, c'est la formule le Souverain de l'univers qui a été adoptée. » Une des forces de cette Bible, c'est qu'à chaque fois que certaines libertés ont été prises à l'égard du texte d'origine, ou qu'un mot a été rajouté, une note a été insérée pour préciser la traduction littérale.

Une Parole audible

Mais pourquoi la présence de littéraires dans chaque groupe de travail ? « Parce que justement cette Bible n'est pas une traduction purement littérale, explique la théologienne de Bex. Elle doit être audible pour des personnes qui n'ont pas le texte écrit sous les yeux, qui l'entendent lu par d'autres. Il fallait donc éviter les phrases trop longues ou les constructions compliquées, mais aussi les sous-entendus, les dou-

^{9 •} Isabelle Donegani est auteure d'une thèse sur le thème du témoignage dans l'Apocalypse, A cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus. Elle a aussi écrit avec Jean Delorme, L'Apocalypse de Jean. Révélation pour le temps de la violence et du désir, t. 1 et 2, Paris, Cerf 2010,

^{10 •} Relevons que 17 femmes ont travaillé sur le projet. Cette présence féminine est aussi une des originalités de cette Bible.

^{11 •} Intervention du 25 septembre 2009 à l'Institut catholique de Paris, lors du colloque, La traduction : un acte de théologie.

La Bible. Traduction officielle liturgique, Mame, Paris 2013, 2084 p. + cartes.

Publiée en différents formats pour la lecture publique, la catéchèse, les groupes de prière, les célébrations de la Parole.

bles sens, les homophones, par exemple entre voix et voie, ou Si on disait et Sion disait (Is 49.14). Le travail d'interprétation et d'écriture était donc important. »

On l'aura compris, l'un des objectifs de cette traduction est de rendre la Bible oralement compréhensible, recevable. Le christianisme n'est-il pas la religion de la Parole vivante - et non du livre -, transmise de génération en génération, de bouche à oreilles ?

Mais si la Parole devait être rendue audible, il n'était pas question pour autant d'en produire une paraphrase, comme l'a fait pour une part la Bible Bayard (2001), sur laquelle a travaillé pendant six ans l'équipe dirigée par le bibliste Marc Sevin et Frédéric Boyer. « L'Eglise n'a pas voulu officialiser la Bible Bayard, qui a volontairement pris beaucoup de libertés par rapport aux textes originaux, précise Sr Donegani. Mais elle s'est dite reconnaissante du travail effectué, qui permet à des non initiés d'entrer plus facilement dans cette vaste bibliothèque. »

Il ne s'agissait pas non plus d'adopter un style parlé en vogue, car cette Bible se devait de rester accessible à plusieurs générations dans l'ensemble du monde francophone. Les expressions propres aux Canadiens ou aux Suisses, par exemple, n'y trouvent donc pas leur place, ni celles qui suivent les tendances éphémères du langage. C'est pourquoi encore des termes à première vue inexacts ont été préservés. Ainsi du mot thalassa, mer en grec ancien, utilisé dans le Nouveau Testament pour désigner le lac de Tibériade. Car parler de mer, dans l'Antiquité, c'était évoquer les forces mystérieuses et le danger des abîmes, symbolique que le mot lac ne véhicule pas.

Mémoire biblique

Ce travail d'orfèvre des traducteurs a été bien explicité par Jean-Claude Crivelli, chanoine de l'Abbaye de St-Maurice. « Une traduction liturgique, écrit-il, tentera de rejoindre le monde dans lequel évoluent les fidèles, demeurant entre autres attentive aux déplacements que l'évolution des mœurs et des valeurs fait subir au langage. Cependant le traduire ne se fait pas dans une seule direction : le texte a également pour mission de conduire les fidèles vers ce monde qu'on appelle le Royaume des cieux, vers cet au-delà dont les Ecritures témoignent. La traduction liturgique est traversée par le dialogue entre Dieu et son peuple. La langue humaine a vocation de devenir langue divine. »12

La traduction doit donc se faire séduisante pour susciter l'étonnement, le questionnement, et conduire à la conversion. Car. comme l'affirme encore le chanoine romand, « la forme littéraire que prend en liturgie le discours de la Parole divine ne saurait demeurer étrangère à la croissance dans la foi ». La version biblique que le pratiquant retrouvera à la messe, dans la catéchèse et même dans les documents du Magistère traduits en français, contribuera, sans nul doute, à la formation de la mémoire biblique.

L.B.

^{12 • «} Une traduction liturgique de la Bible », in Ecritures, Bulletin de l'Association biblique catholique de Suisse romande, La Pelouse sur Bex 2014/1.

Au cœur de la foi : le don

• • • Roselvne Dupont-Roc. Paris

Théologienne, professeure de grec biblique à l'Institut catholique de Paris¹

De toujours à toujours. Dieu donne et ne cesse de donner. Nous n'avons d'idée de Dieu que parce qu'il nous donne. Le premier récit de la Genèse proclame la splendeur de la création offerte par Dieu à l'humanité en son commencement : « Dieu dit : "Voici que ie vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la terre" ... Dieu vit ce qu'il avait fait : c'était bon, très bon » (Gn 1,29 et 31).

Les psaumes chantent cet acte de donation continue par lequel Dieu assure en permanence la vie des plus humbles créatures. Trois fois par jour, le juif fidèle récite le psaume 145 : « Tu leur donnes la nourriture au temps voulu, tu ouvres la main, tu rassasies tout ce qui vit... » (Ps 145,15). Autrement dit, Dieu a en tout l'initiative et comble les hommes de ses dons : dons gratuit, dons gracieux. Qu'est-ce que cela signifie pour l'humanité qui les reçoit ?

Le risque de la relation

On le sait, et les chrétiens l'ont trop vécu, il v a une perversité possible du don : le don oblige, le don devient un dû. La figure du Dieu dont l'amour tyrannique engendre chez l'homme une dette infinie a quelque chose d'écrasant. L'être humain se sent alors lié par une obligation terrifiante dont il ne peut s'acquitter : beaucoup se sont révoltés contre ce Dieu étouffant et ont fini par le reieter.

A l'opposé, la Bible connaît le thème du Dieu caché: un Dieu qui se retire, abandonnant le monde à sa propre logique. Mais alors, le don suppose-t-il l'effacement du donateur ? L'absence ou la rupture de toute relation ne manifestet-elle pas un manque de considération envers le bénéficiaire ? Inversement, un bénéficiaire qui oublierait totalement la réalité du donateur et la source du don ne révèlerait-il pas un manque d'humanité ? Où se situe la juste réception du don de Dieu?

Des psaumes à la parabole du semeur, la Bible loue la générosité surabondante du don de Dieu : « Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur... La terre s'emplit de tes biens » (Ps 104). Or on ne peut parler de don que s'il y a relation, prise en compte de l'autre respecté, aimé. Le Dieu de la Bible est ainsi par essence même relation. A cet égard les récits de création sont très nets : le geste créateur consiste à poser l'homme en face de Dieu, comme un partenaire à qui le monde est confié. « Donner, écrit Jacques Godbout, c'est prendre le risque de la relation. »2

« Si tu savais le don de Dieu... » (Jean 4,10). Une petite phrase profondément ancrée dans la mémoire et le cœur des chrétiens. au risque de se banaliser et de perdre son impact! Elle met pourtant en place la vaste problématique du don, parfois mal recu, mais toujours gratuit et surabondant.

^{1 •} Roselyne Dupont-Roc est aussi l'une des commentatrices régulières de l'équipe de Prions en Eglise. (n.d.l.r.)

^{2 •} Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre, Paris, Seuil 2007, p. 363.

D'une certaine façon, le don de Dieu appelle nécessairement non pas une réciprocité, mais une réponse. Il suppose aussi de part et d'autre une vraie liberté. Dieu donne, mais il pose une limite à ce don, celle du respect mutuel. Pour rester relation, le don refuse la fusion : « De l'arbre de la connaissance, tu ne mangeras pas » (Gn 2,17). Le récit se poursuit rapidement par la montée du soupcon. Au cœur de la femme et de l'homme. le doute fissure la confiance : et si le don de Dieu était pervers? Le serpent est celui qui construit une image perverse du donateur, une image qui envahit alors le texte biblique comme si elle occultait dans le cœur et la parole des hommes toute autre image de Dieu. L'homme projette sur Dieu son soupçon : « Le Seigneur Dieu dit: "Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous... Maintenant qu'il ne tende pas la main..." Le Seigneur Dieu expulsa l'homme du jardin... » (Gn 3,22-23). Plutôt que de recevoir le don de Dieu, les hommes ont voulu devenir par eux-mêmes « comme des dieux », ils ont refermé la main sur le don, refusant d'en reconnaître la source.

Le refus de la reconnaissance

Cette brève lecture nous renvoie à l'un des plus grands commentaires de ce texte de la Genèse dans la Bible ellemême : celui du premier chapitre de l'Epître aux Romains.

Paul rappelle d'abord qu'une vraie connaissance de Dieu est offerte dans la création à l'intelligence humaine. Mais l'être humain est incapable de mettre son existence et sa volonté, son « cœur ». en accord avec cette connaissance. Bien qu'il ait découvert la richesse du don de Dieu, il n'entre pas dans une véritable « re-connaissance », au double sens du terme. En effet, connaître Dieu en vérité, c'est le reconnaître comme créateur, mais c'est aussi passer de la connaissance à la reconnaissance en le glorifiant et en lui rendant grâce (Rm 1,19-31).

Au lieu de cela, les hommes ont prétendu se fier à leur propre sagesse, à un savoir qui se fonde uniquement sur eux-mêmes, et ils ont sombré dans les ténèbres de leur propre folie. En refusant de reconnaître qu'elle reçoit tout de Dieu, la sagesse des hommes est devenue folle, elle a perdu son pôle et sa direction. Affolée et dévoyée, elle a immédiatement engendré l'idolâtrie.

A l'arrière plan de la réflexion de Paul, il y a une méditation sur Genèse 1,26-27 : au lieu de reconnaître l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, les êtres humains ont fait Dieu à leur propre image ; ils ont échangé la gloire de Dieu contre des idoles, « la ressemblance d'une image d'homme corruptible » (Rm 1,23). Ils ont fait Dieu à l'image de l'homme, et même à l'image des animaux. Paul songe ici au récit du veau d'or : « Ils changèrent leur gloire [Dieu] pour la ressemblance d'un veau mangeur d'herbe » (Ps 105,20).

Dans son refus de dépendre d'un Autre, l'homme se recherche lui-même. La raison qui a perdu son orientation se referme sur elle-même : recurvatus in se, selon le mot de saint Bernard. L'homme finit par s'adorer lui-même. « la créature au lieu du créateur » (Rm 1,25). Dès lors, en voulant mettre la main sur tout. l'homme détruit l'autre qu'il domine et exploite. Le châtiment apparaît comme la rupture des relations justes entre les hommes. La convoitise, le péché par excellence, est bien le refus de se reconnaître créature limitée. Domine le désir de tout accaparer, la volonté de

mettre la main sur le frère, de s'emparer de lui et d'en faire son « objet ». La non reconnaissance de Dieu détruit le tissu des relations humaines et conduit à la mort

Le don jalousé

Cela nous invite à un retour sur nousmêmes et sur notre facon de recevoir et de donner - la vie pour commencer -, en refusant le soupçon et la jalousie. Ne pas penser le don comme un dû suppose que nous renoncions à la comparaison et que nous ne considérions pas l'inégalité des conditions comme un prétexte à la jalousie, à la rancœur ou à la haine, mais comme un appel à partager.

Le récit de la Genèse se poursuit par l'énigmatique choix opéré par Dieu entre les deux frères Abel et Caïn (Gn 4). Pourquoi les offrandes (les dons !) de l'un sont-ils agréés par Dieu et non ceux de l'autre ? C'est du moins la lecture qu'en fait Caïn. On pourra toujours chercher des raisons psychologiques ou sociologiques, la force du récit est de n'en pas donner. La juste attitude ne consiste pas à fouiller dans le passé pour découvrir la source des inégalités, mais à regarder l'avenir et à inventer la possibilité d'une relation et d'un partage, dans une démarche d'accueil et de respect qui met fin au soupçon. Caïn refuse cette possibilité et tue son frère. Mais pourquoi pense-t-il que Dieu n'agrée pas ses offrandes ? N'at-il pas largement bénéficié aussi, autrement peut-être, de la bonté de la vie ? Le don suppose d'être accueilli dans une véritable reconnaissance, or la reconnaissance ne signifie ni réciprocité ni égalité.

Dieu ne demande pas à l'homme plus qu'il ne peut : il donne et laisse libre, il donne à l'homme d'être libre. Ainsi. lorsqu'il se tourne vers Dieu en reconnaissant sa dépendance, l'homme se reconnaît le bénéficiaire d'un don qui lui confie l'univers et qui l'ouvre à une liberté inouïe. Il n'est plus alors question de soupcon mais de confiance. Dieu donne largement à celui qui accueille ce qu'il recoit comme grâce et non comme dette.

Don de l'Esprit

Dieu s'en remet donc totalement à notre liberté. Cela étant, ne risquonsnous pas d'oublier à bon compte le donateur? Le Nouveau Testament révèle que Dieu, en nous donnant son Fils pour que nous vivions libérés de la volonté de puissance et de la violence, est allé à l'extrême de cette confiance qu'il porte à l'humanité. Entièrement remis entre nos mains, il est Dieu qui se



donne et se communique à notre humanité. Mais la possibilité de l'accueillir sans en être écrasé, ou sans le refuser, nous vient elle-même - encore! - du don de Dieu, de ce don au'est en nous son Esprit. Car Jésus meurt en donnant aux hommes son Esprit, en leur donnant son Eglise.

Le don ainsi recu constitue l'homme dans sa responsabilité. Nous sommes investis d'une liberté et d'une responsabilité que l'Esprit de Dieu, l'Esprit d'amour, quide et conduit. Dès lors, nous pouvons reconnaître le don de Dieu dans chacun de nos frères - « le plus petit d'entre les miens » (Mt 25,40) qui nous est donné à aimer, et à qui nous sommes donnés comme frère. L'humanité peut ainsi entrer dans une nouvelle économie, qui est celle de la circulation des dons, et accéder à une surabondance inimaginable...

On nous reprochera sans doute d'oublier la dureté du réel pour un rêve naïf... mais le chrétien sait bien que le don de Dieu passe d'abord par la croix. Le vocabulaire du « don » (didômi) dans le Nouveau Testament s'accompagne d'ailleurs de celui de la « livraison » ou de « l'abandon » (paradidômi) : « Le Seigneur Jésus Christ s'est donné pour nos péchés... lui, le Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi », écrit Paul (Ga 1,4 et 2,20).

Il v a. dans le mouvement même du don, une confiance faite aussi à ceux qui n'accueilleront pas, et la possibilité du refus : la possibilité de la mort violente que Jésus a acceptée. Le Fils s'est remis totalement entre les mains des hommes, parce qu'il était totalement remis à la volonté du Père. Audelà de la violence et du refus des hommes. Jésus a remis le pardon entre les mains du Père, et Dieu a transformé le don en pardon, surabondance et excès d'amour.

C'est de son abandon, de sa pauvreté que Jésus nous a rendus riches (2 Co 8.9). L'appel pressant de Paul aux chrétiens de Corinthe n'a d'autre fondement ni d'autre argument que celui du Christ qui donne sa vie pour nous. Qu'est-ce donc alors qu'être riches ? Savoir accueillir, reconnaître et partager.

L'alchimie de la louange

Telle est la grammaire du don que

l'Ecriture nous livre. Celui qui sait entendre et porter en soi la guestion : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu? » (1 Co 4.7) pourra entrer dans le chemin de la reconnaissance, dans le concert de la louange. Louer Dieu qui donne sans cesse et se donne. La louange en nous opère tout un travail de transformation et d'humilité. Elle opère aussi un retournement vers les autres. D'abord parce qu'on ne loue pas tout seul, ensuite parce que la surabondance du don de Dieu pousse à partager, à donner à notre tour. Tous les domaines de l'existence humaine sont ainsi concernés : les relations amicales, amoureuses, familiales, sociales, économiques et politiques. Le don de Dieu accomplit son œuvre en nous, si nous acceptons de regarder l'autre comme celui qui nous est donné à aimer, mais aussi et d'abord comme celui au'il nous est donné de rendre libre. Tel est le régime chrétien du don : régime de gratuité et de surabondance. Donner en se retirant assez pour que l'autre devienne libre d'être lui-même et d'agir ; libre de louer, libre de donner à son tour, et libre aussi de ne pas reconnaître. Le régime du don nous invitera alors à remettre entre les mains de Dieu jusqu'à notre incapacité à pardonner : « Père, pardonne-leur... » (Lc 23,34).

R. D.-R.

ilosophic

La jalousie, l'envie, la compétition

• • • Jacques Petite, Martigny Médecin

Alors que d'autres défauts, comme la colère, liée à l'agressivité, donnent à l'animal des avantages évidents dans la sélection naturelle, la jalousie semble n'avoir que des inconvénients. On comprend mal dans ces conditions qu'elle n'ait pas disparu au cours de l'évolution. Pire, cet état émotionnel très particulier a pris chez l'homme une importance énorme, sans que ses bénéfices ne soient évidents.1

En français, la confusion règne puisqu'on qualifie de jalousie les trois formes que sont l'émulation/compétition, la jalousie vraie liée à l'amour, et l'envie, mal universel dont chacun d'entre nous vit chaque jour les avatars. Au point que le psychanalyste est très inquiet quand son patient lui dit : « Moi, la jalousie, je ne connais pas! » Cette classification en trois groupes est certes simplificatrice et des formes mixtes existent, mais elle reste fort utile pour comprendre la complexité de ce sentiment.

La langue grecque distingue sa première manifestation par le terme zelos. à l'origine du mot français zèle, mais qu'on traduirait mieux par émulation.

l e zelos

C'est le poète Hésiode qui, au VII^e siècle av. J.-C., l'a décrite le premier dans son merveilleux poème Les Travaux et les Jours.² Il y parle à son frère de la vie à la campagne (la Béotie!), des travaux des champs, mais aussi des relations entre voisins : quand un agriculteur constate que son voisin, qui se lève très tôt, obtient une meilleure récolte que lui, il se sent poussé par le zelos à faire de même. Cette émulation est donc positive. Dans la confrontation à autrui, c'est le seul cadeau fait aux hommes par la sinistre Eris, déesse de la querelle.

Pour nous aussi l'émulation est positive, à l'école, dans les jeux et le sport, même dans l'art, l'artisanat, le commerce et l'économie en général. Mais (est-il nécessaire de le souligner ?) la saine émulation résiste mal à la tricherie, à la violence, aux pratiques d'un certain libéralisme économique, et peut se transformer, dès l'école enfantine, en une compétition destructrice.

La jalousie

Au zelos, les Grecs opposent le très agressif phthonos, qui comprend les deux autres formes de jalousie.

La jalousie humaine est un sentiment qui n'éparque personne. A l'inverse des autres « péchés capitaux ». elle ne procure ni plaisir ni soulagement. Au contraire, la jalousie, en principe, fait plus souffrir le jaloux que le jalousé. Pour mieux l'appréhender, il convient de différencier les visages qu'elle présente. Les écrits des arecs anciens et la Bible sont révélateurs à ce suiet.

La jalousie est aussi présente chez les animaux. Très étudiée, elle est encore mal comprise.

^{2 •} Hésiode, Les Travaux et les jours, v. 20-40, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Belle-Lettres 2014 (18° tirage), 242 p.

Là encore, il convient de bien distinguer entre la jalousie proprement dite et l'envie. La jalousie concerne le couple sous toutes ses formes, mais aussi l'amitié. Il y a de fait toujours trois personnes en jeu. La jalousie est toujours le signe de l'amour, l'amour pour une personne unique plus précisément. Ce qui la distingue nettement de l'envie. « L'amour sans jalousie n'est pas l'amour », a écrit Paul Léautaud. Dans tous les couples d'ailleurs, susciter par moment, très subtilement, la jalousie de son conjoint est la stratégie préférée pour tester son amour. Car l'aimé(e) est irremplacable (d'où aussi la niaiserie des « tu en trouveras vite un(e) autre »).

La jalousie cependant entraîne une grande souffrance chez celui/celle qui en est affecté(e). A l'inverse de la luxure ou de la gourmandise, elle ne répond pas à une pulsion vers le plaisir. Elle n'est pas choisie et tombe sur une personne, un peu comme la colère mais en plus durable.

La poétesse Sappho (VIIe siècle av. J.-C.), qui tenait à Lesbos un « pensionnat » pour jeunes filles, décrit ce que ressent une jeune femme voyant son amie séduite par un beau jeune homme : « Ah ce désir d'aimer qui passe dans ton rire... Si je te regarde, je ne puis plus parler... un spasme étreint mon cœur... un feu subtil soudain a couru en frisson sous ma peau... une sueur glacée couvre mon corps, et je tremble tout entière possédée, je suis plus verte que l'herbe; me voici presque morte, je crois. »3

La jalousie se nourrit parfois jusqu'à l'addiction de détails et de fantasmes. Peu importe qu'il y ait eu des faits avérés, c'est l'idée même que l'aimée puisse en préférer un autre, ne serait-ce que dans ses pensées ou ses rêves, qui fait souffrir le jaloux. Par ses questions, il harcèle l'aimée et lui rend la vie impossible. Et quand la jalousie s'intensifie, elle peut même aboutir, paradoxalement, au meurtre de l'aimée. Le jaloux déteste moins le rival que celle qu'il soupconne de trahison.

L'envie

plus universelle et la plus néfaste, c'est l'envie. A la différence de la ialousie vraie, l'amour cède ici la place à l'admiration, de celle que définit Kierkegaard: « L'envie est une admiration qui se dissimule; l'admiration est un abandon heureux de soi-même. l'envie une revendication malheureuse du moi. » A première vue, on envie quelqu'un de son entourage. Il s'agirait donc d'une

La troisième forme de la ialousie, la

tension entre deux personnes, ou entre une personne et un groupe, ou encore entre deux groupes de personnes. En réalité, il y a avec l'envie à nouveau trois « personnages », ou deux personnes et une « instance ».

L'histoire de Caïn et Abel (Gn 4,2-8) illustre parfaitement le mécanisme de l'envie (on parle parfois en psychanalyse du complexe de Caïn). Abel n'a causé aucun tort à Caïn. les deux frères ne se détestent pas et Caïn travaille autant voire plus qu'Abel. Pourquoi donc Caïn envie-t-il Abel au point de le tuer ? C'est que Dieu, leur Père à tous les deux, accepte le sacrifice de l'un et refuse celui de l'autre, manifestant ainsi, c'est du moins ce que ressent Caïn, sa préférence pour Abel. C'est injuste et intolérable pour Caïn, qui aime son Père, qui lui est fidèle, qui travaille la terre et l'honore d'un sacrifice géné-

Sappho, Odes et fragments, traduit du grec ancien et préfacé par Yves Battistini, Paris, Gallimard 2005, p. 39.

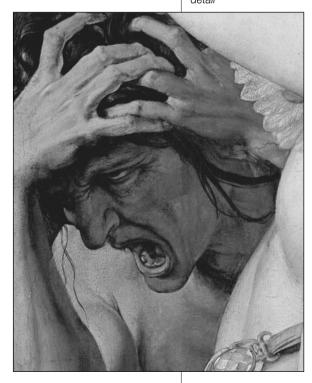
reux. Comme le fils aîné de la parabole de l'enfant prodique (Lc 15,29), il ne comprend pas.

Cette jalousie-là, l'envie, n'épargne personne. Elle est présente dans toutes les familles et probablement dans toutes les cultures. Elle débouche sur des ruptures et des conflits d'héritage : « Si je reçois moins, c'est que mon père m'aimait moins que mon frère. » Les biens matériels, l'argent, les objets les plus modestes ne sont que des symboles. Cette troisième instance que le père représente n'agit pas sur le même plan que dans le trio de la jalousie. Elle est ici avant et en quelque sorte audessus, puisque le père a donné la vie.4 Aristote attire encore notre attention sur deux autres caractéristiques de l'envie.5 On n'envie que ses pairs, c'est-àdire des gens qui sont sortis du même village ou des mêmes écoles que nous, mais qui ont mieux « réussi » matériellement ou socialement, sont plus connus, admirés et surtout plus aimés que nous-mêmes. N'avionsnous pas toutes les qualités pour être à leur place ? A l'inverse, nous ne pouvons pas être jaloux de Roger Federer si nous ne sommes pas tennismen.

Aristote dit ensuite que lorsqu'on envie quelqu'un, il est impossible de ne pas se réjouir quand il arrive malheur à cette personne. Cette joie mauvaise, en allemand Schadenfreude, est notre pain quotidien. Savoir que celui ou celle que j'envie est malade, accusé(e), renvoyé(e), quitté(e) me soulage de mon malheur de ne pas être à sa place.

Une grande partie des nouvelles et des manchettes de journaux, de nombreux livres, films ou pièces de théâtre nous captivent en suscitant ce désir/plaisir universel, revanche à notre médiocrité et à nos déceptions. Cette Schadenfreude est aussi le fond de commerce de certains médias qui, après avoir encensé telle vedette, famille princière ou tel couple modèle, remplissent des pages avec leurs procès, maladies et divorces. Au point d'éveiller en nous une certaine satisfaction à l'annonce du léger déclin que traverse Federer (que nous admirons mais dont nous ne pouvons, selon Aristote, être jaloux). Ce qui révèle au final que nous envions Federer pour des raisons plus générales (sa célébrité, son argent, etc.) et plus profondes que le tennis.

Agnolo Bronzino, « Allégorie avec Vénus et Cupidon » (1545), détail



Je parle ici du père pour simplifier et rester dans la tradition, mais il est évident que la mère ou le couple parental joue un rôle tout aussi important dans cet enchevêtrement de blessures, de conflits et de refoulements qui tisse notre inconscient.

^{5 •} Rhétorique, 1387 b-1388 a.

Dans le célèbre film Amadeus,6 Salieri, un compositeur reconnu, rencontre le jeune Mozart. Il est ébloui par son génie, l'aime et le déteste à la fois, et est d'emblée rongé par l'envie : moins par crainte de perdre sa prééminence à la Cour de Vienne, que parce que Dieu a donné plus à Amadeus qu'à lui. La violence de l'envie conduit Salieri, lui, l'homme d'Eglise, à s'en prendre à Dieu lui-même : il jette le crucifix dans le feu. Comme le démontre René Girard, le maître en matière d'envie et de jalousie est incontestablement Shakespeare.7 Dans un de ses chefs-d'œuvre, Othello, un général vénitien aimé et admiré, est envié par son meilleur ami lago. Ce dernier va s'ingénier à instiller dans l'esprit d'Othello la jalousie vraie envers Desdémone, sa femme aimée. Le drame, qui aboutit comme on sait à la mort des protagonistes, est truffé de dialogues et d'intriques secondaires où l'envie est omniprésente.

Il vaut aussi la peine de parler de ceux et de celles qui suscitent l'envie. Là encore personne n'est épargné. Chacun, vedette ou simple quidam, serait étonné s'il consentait à examiner en profondeur ses comportements. Il y a d'abord ceux qui se vantent ou qui montrent ostensiblement ou naïvement leur « réussite », comme Joseph lorsqu'il raconte son rêve à ses frères (Gn 37,5-11). Il y a ensuite ceux qui, envieux eux-mêmes, essaient de susciter l'envie chez ceux qu'ils jalousent. Ainsi des disciples de Jean-Baptiste qui viennent lui dire : « Rabbi, celui qui était avec toi de l'autre côté du Jourdain, celui à qui tu as rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tous vont à lui » (Jn 3,2).

Un mal social

Que faire face à ce mal sournois qui entache nos pensées et nos actes ? D'abord être lucides, puis suivre des conseils de sagesse, comme celui d'Hippocrate à ses confrères (Ve siècle av. J.-C.): « Ne sois pas jaloux d'un autre médecin, tu montrerais par là ton infériorité. » Plus profitable, parce plus universelle dans ses conséquences, sera la parabole des ouvriers de la onzième heure : « Faut-il que tu sois jaloux parce que je suis bon? » (Mt 20, 1-16).

L'envie est plus qu'une passion individuelle, c'est un mal social, ingrédient de toutes les guerres, révolutions et autres luttes de classes. La figure du Père est alors remplacée par des idéaux : Justice, Egalité, Fraternité. Comme l'a exprimé si bien le poète espagnol Antonio Machado: « De ce que les hommes appellent /vertu, justice et bonté/ une moitié est de l'envie et l'autre n'est pas de la charité. »8

Il y a incontestablement beaucoup à dire à ce propos. Ce sujet de réflexion d'ailleurs habite l'homme depuis la nuit des temps et est sans cesse exacerbé par les nouvelles du monde. Pour les Pères de l'Eglise, l'envie est le Mal, personnifié en Satan, l'ange déchu qui ne supporta pas de voir que l'homme pouvait être sauvé.

J. P.

^{6 •} De Milos Forman (1984), d'après une pièce de Peter Shaffer, elle-même fondée librement sur une nouvelle d'Alexandre Pouchkine, Mozart et Salieri.

^{7 •} René Girard, Shakespeare. Les feux de l'envie, Paris, Grasset 1990, 438 p.

^{8 • «} De lo que llaman los hombres virtud, justicia y bondad, una mitad es envidia y la otra no es caridad », in Proverbios y Cantares, VI.

Romandie

Les 100 ans des chrétiens de gauche

Au début du XX° siècle, en France, l'Eglise et l'Etat paraissent clairement séparés. Il semble alors difficile de se proclamer à la fois socialiste et chrétien. « Pourtant de nombreux chrétiens trouvent dans l'Evangile une exigence de justice qui les rapproche des socialistes. »1 Parmi eux. deux intellectuels laïcs protestants. Paul Passy et Raoul Biville, aui fondent en 1908 l'Union des socialistes chrétiens et son cahier. L'Espoir du monde. Une revue encore publiée auiourd'hui.

Le mouvement trouve rapidement des adeptes en Suisse romande. La nouvelle Fédération romande des socialistes chrétiens (FRSC) voit le jour en mars 2014, avec 132 membres. Parmi eux, 2 pasteurs et 16 femmes, dont Hélène Monastier, de Lausanne, qui sera désignée présidente de la Fédération romande.

Sept groupes sont actifs: Genève, Lausanne, La Chaux-de-Fonds, le Locle, Sonvilier (BE), St-Imier et Neuchâtel, correspondant aux régions où le socialisme a pris pied au début du XXe siècle. Peu industrialisées, les régions catholiques (Valais, Fribourg, Nord du Jura) restent, pour leur part, plus imperméables au socialisme ; la FRSC s'y implantera plus difficilement.

1 • L'Espoir du Monde, n° 118, janvier 2014, p. 10.

Cette fusion entre socialisme et christianisme ne se fera pas sans ambiguïtés, comme en témojane le tract reproduit ci-dessous, distribué à la porte des églises par le groupe de Lausanne, à l'occasion des élections cantonales de 1917.² Mais globalement, en dehors de certains intellectuels. les socialistes chrétiens romands se montreront peu intéressés par le débat théologique, comme l'explique Jean-François Martin, secrétaire de la FRSC, dans le résumé historique présenté à la presse à l'occasion des 100 ans du mouvement.3

L. Bittar

Aux chrétiens de Lausanne!

Le programme du Parti ouvrier socialiste lausannois pour la nouvelle législature ne contient rien qui soit en opposition avec l'Evangile. Au contraire! Par son programme immédiat, le Parti socialiste est le seul parti qui prenne hardiment la défense des pauvres, des petits et des faibles, de tous les « travaillés et chargés » contre tous les égoïsmes coalisés. Par son but final, il est le seul aussi qui veuille non pas une société un peu meilleure, « replâtrée », mais une régénération complète, une société totalement nouvelle. La lutte qu'il soutient n'est pas seulement une lutte d'intérêts, c'est l'envolée humaine vers de hauts buts spirituels. Seul il veut libérer les âmes de nos frères et de nos sœurs qui étouffent sous le capitalisme oppresseur. Seul il veut réaliser la justice dans le domaine économique. Seul il proclame l'égalité de tous les hommes, non plus en théorie, mais dans les faits. Seul enfin, à côté des Eglises inertes et de l'apathie des chrétiens de tradition, il veut donner à tous du travail et du pain, une place au banquet de la vie et au soleil de Dieu ! Le parti socialiste est par conséquent le seul qui applique dans les faits la doctrine du christianisme primitif. Frères chrétiens, votez tous la liste socialiste!

Section lausannoise de l'Union des socialistes chrétiens (1917)

^{2 •} Voir l'article suivant.

^{3 •} Jean-François Martin, « La Fédération romande des socialistes chrétiens, évocation historique », n° spécial de L'Espoir du Monde, décembre 1997, 32 p.

Chrétiens-sociaux protestants

Les ambiguïtés d'un mouvement

• • • Christophe Chalamet, Genève

Professeur de théologie systématique. Université de Genève

En plein essor au tournant du XXº siècle. le christianisme social n'a peut-être pas dit son dernier mot, même si ses années de gloire sont derrière lui. Partie de l'histoire récente du christianisme occidental, son impact fut large et profond. Reste que ce mouvement présente des ambiguïtés certaines, notamment dans ses rapports avec le « Réveil ».

Parmi les grandes figures du christianisme social, on trouve le politicien français André Philip et ses disciples (dont Paul Ricoeur), André Trocmé, pasteur bien connu du Chambon-sur-Lignon et de la paroisse de Saint-Gervais, Nathan Söderblom, grand œcuméniste et évêque luthérien suédois, ou encore, aux Etats-Unis, Dorothy Day et Martin Luther King, Même Barack Obama a eu des liens avec ce mouvement, ce qui a failli lui coûter son élection présidentielle (cf. l'affaire Jeremiah Wright en 2008).

Mais de quel socialisme parle-t-on, et de quel christianisme ? Elie Gounelle - un des chefs de file du mouvement au sein du protestantisme français distinguait le socialisme « matérialiste » révolutionnaire, de Jules Guesde par exemple, du socialisme « idéaliste » de Charles Fourier et du « fouriérisme renaissant », au début du XXe siècle, de Jean Jaurès et d'autres.1

Dans une allocution prononcée le 8 décembre 1889 à Genève, le catholique genevois Théodore de la Rive développe ce que signifie pour lui le mot socialiste : « Etre convaincu de toute son âme que tout, dans l'ordre social actuel, n'est pas parfait, qu'il y a, dans l'organisation du travail, dans les rapports du travail et du capital, dans la notion de la propriété, des transformations possibles, des réformes même à opérer, pour arriver à un équilibre plus équitable et plus solide. »2 Les socialistes s'adressent « sans cesse aux membres des classes aisées » pour leur remettre en mémoire « leurs devoirs à l'égard des travailleurs », pour « faire appel, chez eux, aux sentiments les plus nobles, les plus élevés, surtout à ce sentiment de justice que Dieu luimême a déposé dans le cœur de l'homme et qui est le grand levier de l'action sociale ». Ils appellent les gouvernements à « protéger le travail des femmes et des enfants dans les usines et les fabriques ». Le socialisme ne consiste donc pas à imposer un « nivellement [...] de toutes les conditions, de toutes les fortunes et de toutes les intelligences ».

Autrement dit. christianisme et socialisme s'accordent car tous deux ont à cœur, de manière décisive, de promou-

^{1 •} Elie Gounelle, « Une synthèse du socialisme et du christianisme est-elle actuellement possible? », in Revue du christianisme social [ci-après RCS] n° 14, Paris 1901, pp. 392-439.

Théodore de la Rive. Socialisme catholique et socialisme révolutionnaire, Genève, H. Trembley 1889, pp. 2-3.

voir la justice et l'équité dans toutes les relations humaines, y compris entre dirigeants et travailleurs, entre hommes et femmes.

Divers courants

Le christianisme social protestant de l'époque était non moins pluriel que le socialisme francophone d'alors. Jean Baubérot a distingué cing courants : un courant moraliste (Edouard de Boyve), un courant socio-réformiste (Charles Gide, le père d'André), socialisant (Elie Gounelle), socialiste-idéaliste (Paul Passy) et anarcho-communiste (Henri Tricot).3 A préciser toutefois que la thématique de l'évangélisation, cruciale pour de nombreux chrétiens-sociaux, traversait plusieurs de ces courants, et que le socialisme chrétien fut très tôt un mouvement non seulement transconfessionnel mais aussi international. Les francophones étaient notamment très attentifs à ce qui se passait de l'autre côté de la Manche, et les chrétiens socialistes d'Angleterre n'hésitaient pas à venir en France pour participer à divers congrès sur la coopération et d'autres thèmes sociaux.4

Il y avait aussi, bien entendu, un christianisme social catholique-romain. Ces deux mondes étaient parfois en contact. comme lorsque le futur archevêque de Lille Achille Liénart se lia d'amitié au chrétien-social et évangéliste Henri Nick: tous deux étaient aumôniers pendant la Première Guerre mondiale. Ou alors quand Marc Sangnier participa à la défense des jeunes objecteurs de conscience protestants vers le milieu des années 1930. Dès la parution de l'encyclique du pape Léon XIII Rerum novarum (1891), les étudiants en théologie protestante s'intéressèrent d'ailleurs à ce qui se passait du côté catholique en matière de pensée sociale.5 Cependant, la grande majorité des pionniers du christianisme social, dans sa version protestante du moins, étaient des enfants du Réveil, c'est-à-dire des mouvements qui plaçaient la conversion individuelle au centre de leurs préoccupations.

Ce monde, héritier du piétisme de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècles, semblait être a priori à mille lieues du socialisme : l'individu régénéré, « né de nouveau ». y occupait une place centrale. Il fallut donc une « conversion » de ces ieunes piétistes pour qu'ils entament une réflexion sur ce qui dans la société (et pas seulement dans l'individu pécheur) faisait obstacle à la venue du Royaume. Reste que même lorsqu'ils parlaient de « conversion » sociale (et pas seulement individuelle) le piétisme, centré sur la conversion individuelle, des chrétiens sociaux protestants n'était jamais bien loin.

Des leaders du christianisme social protestant craignaient même que certains de leurs camarades, qui n'avaient pas le même enracinement dans les mouvements de Réveil, sombrent dans l'activisme et perdent de vue l'intériorité. Wilfred Monod, l'autre grande figure des

^{3 •} Jean Baubérot, « Le christianisme social français de 1882 à 1940. Evolution et problèmes », in Revue d'histoire et de philosophie religieuses n° 67, Strasbourg 1987, p. 61.

^{4 •} Edouard de Boyve, Les socialistes chrétiens en Angleterre, Le Vigan, Société anonyme de l'imprimerie viganaise 1888.

^{5 •} Cf. Albert Valez, Le socialisme catholique en France à l'heure actuelle, Montauban, J. Granié 1892. Valez reproche au pape de réduire le socialisme au communisme. Il y voit toutefois un « signe des temps », car l'Eglise se tourne « vers la démocratie » et « vers le peuple ». Il est frappant de constater que Valez utilise là trois expressions qui deviendront décisives au concile Vatican II.

chrétiens-sociaux de France, écrivait en 1902 : « Voici ce qui nous inquiète : c'est par le christianisme individuel que nous sommes allés au christianisme social, c'est par le Réveil que nous sommes allés "à la réforme de la Réforme", c'est par l'âme que nous sommes allés à la foule [...]. Qu'arrivera-t-il si d'autres, inexpérimentés, se transportent d'emblée au but que nous avons découvert à tâtons ? Qu'arrivera-t-il s'ils remplacent la religion de la repentance par la religion de la pitié, la prière intérieure par l'activité extérieure, le christianisme par le socialisme ? »6

De fait, le grand pionnier du christianisme social pour les protestants francophones, Tommy Fallot, dans la dernière période de sa vie, de 1893 à sa mort en 1904, privilégia la prière et l'étude biblique et renonça à l'engagement qui avait longtemps été le sien en faveur de « la femme esclave » (les femmes victimes de la prostitution) et d'autres causes sociales.

Confusion des buts

Ces racines piétistes, qui jamais ne disparurent pour la plupart des grandes figures du christianisme social protestant de la fin du XIXº et du XXº siècles (Tommy Fallot, Paul Minault, Elie Gounelle, Wilfred Monod et Henri Nick), amènent à se poser des questions sur ce qui motivait leur appel et leur engagement, à partir de la fin des années 1890, en vue d'une présence de l'Eglise auprès des « masses », des travailleurs et des pauvres. Le but était-il d'améliorer les conditions de vie de ceux-ci ou de les conduire à la conversion personnelle?

Pour le dire autrement : l'immense effort qui consistait à se faire proche des travailleurs n'était-il qu'un moyen en vue d'une autre fin, une fin dictée par le christianisme dans sa version piétiste, plutôt que par le souci de justice si central dans le socialisme ? La proximité recherchée par rapport aux travailleurs n'était-elle en fait qu'un instrument, un moyen en vue d'une fin autre où le souci des conditions de vie des travailleurs s'était évanoui?

Fallot parlait du « droit au salut », qui était dû à tous les êtres humains. Il voyait bien que les conditions de travail de millions d'entre eux les empêchaient d'accéder au salut ou, mieux, de l'accueillir. Il s'agissait donc d'éliminer ces divers obstacles (journées de travail interminables, alcoolisme, autres formes d'immoralité, etc.) qui « bloquaient » l'accès au salut. Bref, dans la pensée de Fallot et de plusieurs de ses amis, le réveil individuel n'avait jamais été délogé du centre des préoccupations. L'intérêt pour les questions sociales et politiques semblait parfois n'être qu'une étape en vue de l'objectif dicté par la tradition si typiquement protestante du Réveil : « Notre fin est le salut des masses du peuple ; notre moyen, les Fraternités, en attendant l'Eglise chrétienne sociale de nos rêves : notre méthode, celle de la liberté, de l'étude, de "l'action bonne". »7

Une autre ambiguïté peut encore être relevée, celle de la question théologique, qui se pose avec acuité dès la fin de la Première Guerre mondiale.

^{6 •} L'Avant-Garde du 15 décembre 1902. texte cité par J. Baubérot in Itinéraires socialistes chrétiens, Genève, Labor et Fides 1983, pp. 26-27.

^{7 •} Elie Gounelle, in RCS 42, Paris 1929, p. 512. Gounelle mentionne les « Fraternités », des lieux de rencontre dans les quartiers populaires où les chrétiens-sociaux tentaient d'annoncer l'Evangile à une population pour qui christianisme rimait avec élitisme et autoritarisme (la religion des « patrons »).

notamment avec la théologie de Karl Barth et de ses amis, concernant la possibilité même d'œuvrer pour l'avènement du Royaume sur terre. Est-il possible de contribuer à la venue du Royaume ? Barth se mit à répondre négativement à cette question à partir de 1915 environ, alors qu'il avait été plus positif auparavant (sa toute première publication tournait autour de la question du travail pour le Royaume, Reichgottesarbeit).

Ce débat secoua bientôt le christianisme social protestant de langue francaise, avec l'économiste André Philip qui avait assisté, en 1924, à une conférence où deux socialistes chrétiens de grande envergure, Paul Tillich et Leonhard Ragaz, avaient discuté de la

8 • André Philip, in RCS 37, Paris 1924, pp. 1008-1015. Philip conclut ainsi son compterendu de cette conférence : « J'ai été pour ma part particulièrement attiré par mes camarades allemands; on sent en eux une vie spirituelle profonde, jointe à de grandes qualités de systématisation intellectuelle. Même quand on ne partage pas toutes leurs conceptions philosophiques ou politiques, on est obligé de reconnaître qu'il y a, dans leur pessimisme foncier, une force religieuse immense et que nous avons beaucoup à apprendre d'eux. »

question du Royaume de Dieu (Günter Dehn, un disciple de Barth, y était présent et s'y était fait le porte-parole de la critique barthienne).8

Demain

Le christianisme social a souvent été. en fait, un christianisme moralisateur. porté vers l'action.9 Il v eut des réalisations exceptionnelles, au Chambon-sur-Lignon avec Louis Comte (Œuvre des enfants à la montagne), puis avec le Congrès du mouvement en 1933 et bien entendu avec André Trocmé, ses collègues, ses paroissiens et tant d'autres personnes, pendant la Deuxième Guerre mondiale, qui sont parvenus à sauver des centaines voire des milliers de juifs persécutés.10 En ce sens, le christianisme social, dans sa version protestante du moins, ne laisse pas des « recettes » qui permettraient de marcher dans ses traces. Ce qu'il permet de faire, à l'encontre de l'individualisme régnant, c'est de toujours s'intéresser aux implications sociales de la foi chrétienne.

Partout où la foi chrétienne tend à être « rétrécie » à la vie personnelle et individuelle, mais aussi au seul temps présent, le riche héritage du christianisme social, tant catholique que protestant, en nous rappelant principalement le message des prophètes bibliques, continue de nous ouvrir les yeux sur les grands enjeux économiques, politiques, écologiques et culturels de notre temps et de demain.

Chr. Ch.

^{9 •} Exemple du moralisme : « Ce n'est pas avec des masses vouées à l'alcoolisme, à la débauche, à la presse pornographique ou diffamatrice, aux jeux d'argent et à la barbarie des combats d'animaux, ce n'est pas avec des majorités vénales transforment les jours d'élections en beuveries et en marchés de consciences, ce n'est pas avec des foules ignorantes, superstitieuses, versatiles, n'ayant jamais fait l'apprentissage de la liberté, de la moralité, de la solidarité, de la direction du travail, [...] ce n'est pas avec ce peuple-là que le Royaume de Dieu, que la société idéale du socialisme viendra : et pourtant c'est dans ce peuple-là surtout que le germe en est déposé et qu'il fermente! » Elie Gounelle, « Une synthèse du socialisme et du christianisme est-elle actuellement possible ? », in RCS 14, Paris 1901, pp. 396-397.

^{10 •} Patrick Cabanel et al., La Montagne refuge. Accueil et sauvetage de juifs autour du Chambon-sur-Lignon, Paris, Albin Michel 2013, 400 p.

Ici l'Afrique!

Drôle d'endroit pour une rencontre

Geneviève Neveian. Paris Historienne d'art et journaliste

Ici l'Afrique. L'Afrique contemporaine à travers le regard de ses artistes. du 8 mai au 6 iuillet. Château de Penthes, Genève-Pregny On n'aurait quère imaginé le choix d'un château comme fief, même temporaire, d'une exposition dédiée à vingt-cing artistes venus du continent africain. La rencontre résulte de la proximité du Palais des Nations unies, dont le Département public de l'information est associé à l'ONG Art for the World. Celle-ci est née en 1996 de la conviction que la culture peut se faire l'interprète de la paix dans le monde.

Les artistes africains demeurent méconnus, même si beaucoup d'entre eux ont été révélés par l'exposition Magiciens de la terre qui s'était tenue en 1989 à Paris, au Centre Pompidou. On y découvrait un art en marge des académies et plus largement de l'esthétique occidentale. L'exposition eut un immense retentissement et fut le catalyseur d'un intérêt mêlé de curiosité face à ce qui était l'amorce d'un monde globalisé.

Dans son sillage sont apparues les premières galeries à avoir pour vocation la découverte de cet exotisme d'un nouveau genre. La manifestation parisienne déclencha également des passions, comme celle du collectionneur Jean Pigozzi, important prêteur de l'exposition du Château de Penthes : « J'y ai découvert Chéri Samba, Bruly Bouabré, Kingelez, et d'une manière plus générale l'art non occidental. » Depuis, l'amateur a réuni une collection unique, constituée pour l'essentiel par André Magnin, à l'époque commissaire de la partie africaine des Magiciens de la terre et aujourd'hui marchand.

Bravant les régimes corrompus, ce dernier a rassemblé pendant près de 25 ans l'ensemble le plus complet jamais consacré au continent africain. Le récit de ses acquisitions serait digne des premières explorations, pour ne pas dire des aventures d'Indiana Jones. Accomplissant un travail dantesque. « André Magnin, relate Jean Pigozzi, a dû sil-Ionner l'Afrique. A l'arrivée, les pièces étaient souvent endommagées, quant à l'argent, bien souvent il n'arrivait pas à son destinataire. » De ce fait, rares sont les collectionneurs, et moins encore les institutions, à s'être risqués à un tel exploit.

Magie et modernité

A Pregny-Chambésy figurent certains protagonistes de l'exposition de 1989, notamment Frédéric Bruly Bouabré, Ivoirien sans doute né en 1923 à Abidian. Sa vie avait basculé le 11 mars 1948, quand Dieu s'était manifesté à lui afin qu'il devienne « prophète et membre de l'Ordre des persécutés ». Improbable, mythique et poétique, il voua désormais son existence à l'enseignement de vérités divines qui lui étaient communiquées en rêve. L'artiste brut des antipodes a initié un culte empreint de traditions africaines et a noté,

dans des milliers de dessins, tous les gestes des villageois, mais aussi les mythes cosmiques dans la série qu'il a intitulée Mythologie et civilisation bété. Dans un pays dominé par la sorcellerie, les pratiques vaudou et la superstition, une telle vision du monde susciterait l'effroi si une ironie mâtinée d'humour n'affleurait. Pour preuve, Les rires, ces quelque deux cents dessins exposés au Château de Penthes, dans lesquels l'artiste précise que « la liberté de rire s'impose à tout citoyen pour mener son peuple vers le bien-être ». Un mot d'ordre émouvant au lendemain de sa disparition, survenue le 28 janvier dernier. Le Zaïrois Chéri Samba est l'autre figure bien connue en Europe. Jeune, il se distinguait déjà par sa drôlerie, source d'inspiration de dessins qu'il vendait à la sortie de l'école. Peintre d'enseignes à Kinshasa, il reverse dans son travail personnel une imagerie populaire empruntée à la BD et au langage bon enfant de la publicité en Afrique. Mais, audelà de la naïveté apparente, se dessine une critique parfois corrosive de la société, des mœurs ou de l'économie.

Rien de très léger non plus dans les images du photographe sud-africain Pieter Hugo. The Hyena & Other Men lui a valu le prestigieux World Press Photo en 2005. Dans un environnement urbain. il avait saisi des Nigériens tenant en laisse, tels des animaux domestiques. hyènes et babouins qu'ils produisaient dans des spectacles. Pieter Hugo a ensuite porté son attention sur « les enfants de la lune », ces Noirs albinos objets de persécution en Afrique, mettant le doigt sur une face sombre du continent. Il est assez emblématique de ce qui fédère les disparités de vision d'Ici l'Afriaue.

Au-delà du particularisme de chacun, tous ces artistes dépeignent un paysage de contrastes, où se côtoient domestication et vie sauvage, superstition et progrès technologique, modernité et tradition

Né en 1967 au Cameroun. Pascale-Marthine Tayou, pour sa part, refuse de se définir en artiste africain. Il reste que ses assemblages de calebasses, plumeaux, tambours et autres objets de pacotille renvoient souvent aux couleurs de l'Afrique, à ses croyances et à ses démons aussi. Affublé de fripes bariolées, son Pom Pom Boy exposé au Château de Penthes est une œuvre hybride à l'allure totémique. Il y aborde avec ironie le choc des cultures, celle ancestrale de ses origines, qu'il oppose à l'engouement d'une Amérique profonde.

Peut-être qu'en Afrique le déni des origines est impossible. Le continent marque de son empreinte ceux qu'il a vu naître et dont il a bercé l'enfance. De ce voyage immobile, le visiteur gardera lui-même le souvenir durable de ces fragments de vie, et d'humanité surtout.

Pieter Hugo, « Alhaji Hassan avec Aiasco. Ogere-Remo » (2007)

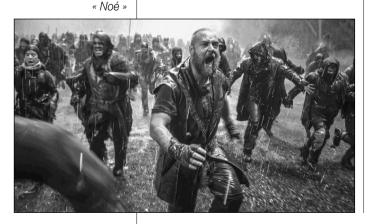


Noé, blockbuster écolo

• • • Patrick Bittar. Paris Réalisateur de films

Noé, de Darren **Aronofsky**

Emprunté au vocabulaire militaire, le mot *blockbuster* (casseur de guartier) caractérise les films calibrés pour la masse et mettant en scène des destructions de masses. Noé est le dernier rejeton d'une lignée de blockbusters aux branches multiples. Sorte de Titanic inversé, où l'humanité engloutie entraîne le monde sous le poids de ses péchés, le film de Darren Aronofsky appartient à la famille des films catastrophe. C'est un cousin des films apocalyptiques, comme Independence Day ou Le Jour d'après, mais son créateur, contrairement à Roland Emmerich,1 vient du film d'auteur.² En renouant, par ailleurs, avec la veine ancestrale des péplums bibliques, Noé ne fait que s'inscrire dans la mouvance actuelle des blockbusters fondés sur la prédation d'une histoire préexistante célèbre : en l'occurrence,



un épisode du récit biblique des origines, commun aux trois monothéismes. Le film débute cependant par cette phrase « Au commencement, il n'y avait rien », détournement révélateur des premiers mots de la Genèse³ par son réalisateur athée. Car en fait Noé appartient surtout au genre heroic fantasy: on y retrouve la violence, le souffle épique et les univers de synthèse de la saga du Seigneur des anneaux ou de la série Game of Thrones : d'où le choix de l'imposant Russel Crowe (15 ans après Gladiator) pour incarner Noé. Le scénario s'inspire du récit biblique... et s'en écarte allègrement. Pour avoir ses personnages types, il convoque Mathusalem en magicien/mentor (Anthony Hopkins) et Tubal-Caïn (descendant du premier fratricide) en ennemi principal. Pour développer une intrigue conflictuelle au sein de la famille survivante. les démiurges hollywoodiens ont décrété que les trois fils de Noé n'embarqueront qu'avec une seule jeune femme (Emma Watson, toujours inapte à transmettre une émotion), stérile qui plus est! Et alors que dans le récit biblique, la communication entre

Dont le premier film est Le Principe de l'Arche de Noé.

A son actif, Pi, The Wrestler, Black Swan.

[«] Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

Apprenti Gigolo, de John Turturro

Dieu et Noé est directe et les messages divins très clairs, le héros se fourvoie ici dans des interprétations de la volonté divine qui génèrent des conflits avec sa famille, notamment avec sa femme (Jennifer Connelly, devenue trop lisse pour ce rôle). L'action de Noé est aussi moins décisive dans le film : pour construire l'arche, il se fait aider par des géants (des anges déchus) et les animaux arrivent ensuite d'eux-mêmes. par paires.

Autre changement révélateur : l'exhortation finale de Dieu aux élus survivants - « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre » - est mise dans la bouche du patriarche à l'attention de ses enfants. Enfin et surtout, le message de l'Alliance divine n'est pas explicité, alors que c'était l'apport singulier d'Israël aux récits mésopotamiens du déluge.4 Finalement le film d'Aronofsky est une fable écologiste où le descendant d'Adam a pour mission de garder respectueusement la Création.

Si l'on n'est pas rebuté par cette lecture,5 par les chromos de certaines séquences, par des dialoques parfois un peu plats. Noé est un casseur de quartier vraiment divertissant. Et après tout. cet obus filmique tombe à pic pour nous rappeler la prière de bénédiction de l'eau, entendue récemment lors de la veillée pascale, à l'issue de la période de Carême (40 iours, comme le déluge) : « Par les flots du déluge, Tu annonçais le baptême qui fait renaître, puisque l'eau y préfigurait à la fois la fin de tout péché et le début de toute justice. »

4 • Dont les plus connus sont représentés par la neuvième tablette de l'épopée de Gilgamesh et par celle du mythe d'Atrahasis.

Une comédie à la Allen

Après le film biblique allégé, l'actualité cinématographique nous offre un autre film Canada Dry: Apprenti Gigolo, de John Turturro. Ca ressemble à un Woody Allen, c'est avec W. A., c'est (presque) aussi drôle qu'un W. A., mais ce n'est pas un W. A.

A Brooklyn, deux amis, le juif Schwartz (W. Allen), libraire forcé de fermer boutique, et l'Italien Fioravante (J. Turturro, subtil), fleuriste à mi-temps, ont du mal à assurer leurs fins de mois. A la suite d'une conversation avec sa dermatoloque en quête de nouvelles sensations (Sharon Stone, accorte cougar⁶), Schwartz convainc le timide et solitaire Fioravante de devenir, sous sa houlette, un escort boy.

Quelques scrupules plus tard, habilement évaporés par le vieux mac amateur - « avec de la vodka qui ne reste pas sur l'haleine » -, les voici embarqués, sous les noms de Bango (to bang = baiser) et Virgil, dans une association fructueuse. Virgil se révèle en effet un amant très apprécié... pour ses qualités d'écoute et sa réserve : « Hard to reach : that makes you so good », dit la dermato qui a du mal à le partager avec sa copine dévoreuse (Sofia Vergara, bomba latina).

Lorsque Bango rencontre Avigal (Vanessa Paradis, lumineuse), une veuve hassidique jamais touchée par son rabbin de mari après 18 ans de vie commune et six enfants. il va évidemment vouloir la confier aux bons soins de Virgil. Et la comédie de doucement dériver vers la comédie romantique, conformément au titre original - Fadina Gigolo (qui s'étiole) - et à la patte de Turturro, dont le premier film réalisé il y a 22 ans était... Mac!

P. B.

^{5 •} Le Qatar, Bahreïn, les Emirats Arabes Unis et l'Indonésie interdisent le film qui « représente un prophète ».

^{6 •} Femme d'âge mûr, entretenant des relations avec des hommes plus jeunes. (n.d.l.r.)

Le vieux style

Paul Morand et Jacques Chardonne

• • • Gérard Joulié, Epalinges Fcrivain et traducteur

Art épistolaire, art perdu ? On n'écrit plus de lettres, de même qu'on ne se bat plus en duel : deux conséquences d'une même cause, on n'a plus le temps. Le travail tient nos nuques courbées sur nos écrans comme des galériens sur leurs rames. A-t-on encore le temps de parler à Dieu et aux femmes, de faire son examen de conscience, de dire ses prières?

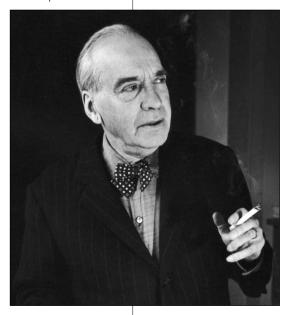
De la correspondance naît la littérature. Voltaire a passé sa vie à écrire des lettres. Tout le monde connaît celles de Mademoiselle de Lespinasse à son amant et celles de Diderot à Sophie Volland. Balzac. auteur de cent romans.

trouvait encore le moyen d'écrire à Mme Hanska dont il convoitait la main. Et Proust, ieune homme, écrivait aux gens du grand monde ainsi qu'à ses jeunes amis du Faubourg Saint-Germain dont il cherchait à se faire aimer. Tragique faiblesse.

Avec la parution en novembre dernier de leur correspondance (quelque 1200 pages), Jacques Chardonne et Paul Morand renaissent de leurs cendres. L'un avait été diplomate. l'autre éditeur. L'un écrivait comme La Rochefoucauld. l'autre comme le cardinal de Retz. Tous deux étaient issus de la bonne bourgeoisie. Les malheurs de la France réunirent ces deux hommes, qui n'avaient à vrai dire pas grand-chose en commun, pour en faire des émules de Mme de Sévigné. On leur reprochera en 45 de n'avoir pas joué le quartet gagnant en 40 : Staline. Roosevelt. Churchill. de Gaulle. Le premier soignait ses roses, le second courait les femmes.

Après avoir été ambassadeur de France à Berne pendant la guerre, c'est tout naturellement que Morand choisit la Suisse comme terre d'exil en 1950. après des années d'errance à Tanger. Vevey le reçut, et il passa jusqu'à la fin de sa vie, en 1977, une partie de l'année au château de l'Ale, en contemplation devant le lac et les monts immobiles de Savoie.

Jacques Chardonne



Jacques Chardonne aimait la Suisse, qu'il avait connue sage, discrète, bien élevée, silencieuse, protestante. Originaire de Charente, il était lui-même de culture protestante. Né Boutelleau, il avait pris son nom d'auteur du petit village de Chardonne, accroché au mont Pèlerin et surplombant Vevey où, durant la Première Guerre mondiale, il avait passé deux ans de convalescence.

Lettres journalières

Jacques Chardonne écrivait quotidiennement une dizaine de lettres, dont une à Paul Morand quasiment chaque jour. Leur correspondance remonte au début des années 50 et se termine à sa mort, en mai 1968.

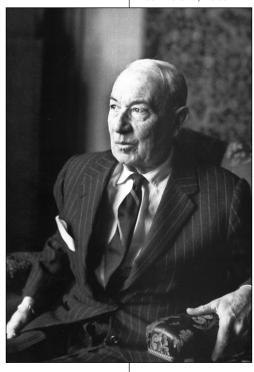
D'aucuns prennent des notes, tracent des plans. Lui commence sa matinée par une lettre. Sa correspondance est le brouillon, le premier jet, le galop d'essai, l'instrument de décantation d'un livre à venir, qui gardera du reste le caractère confidentiel d'une lettre. Il y exprime à froid ou à chaud ses goûts, ses dégoûts, ses humeurs. Puis, il sort fumer ses roses et ses cigarettes. Il déclare volontiers: « Depuis cent vingt-cing ans, je vis dans la nature, imperméable à toute chose. Quelques fleurs, un je-nesais-quoi fait de fumée et de méditation composent mon paysage. » C'est un misanthrope heureux, qui préfère les fleurs aux hommes. Mais les fleurs sont muettes et sourdes. Et Chardonne. comme beaucoup d'hommes de lettres, est bayard.

Chardonne habite La Frette, près de Saint-Germain-en-Laye. Quand il ne se rend pas à Vevey pour y rencontrer Morand, il vient à Paris pour déjeuner. Après avoir travaillé quarante ans avec sagesse, il s'octroie de temps en temps

le droit d'abandonner ses roses et de se divertir. La brasserie Lipp est le nom du restaurant parisien qui revient le plus souvent dans sa correspondance. C'est là qu'il retrouve ses amis du gratin littéraire, Nimier, Blondin, Déon, Marceau, Dominique Aury, etc.

Cela dit, prendre l'autobus, choisir une cravate, héler un taxi sont pour lui des travaux herculéens. Payer un garçon de café, pire encore. Il sort difficilement de sa poche des billets de banque, des pièces de monnaie qui tombent aussitôt par terre. Il demande s'il doit dix francs ou dix mille francs, s'il est à Paris ou à Venise, en été ou en hiver. C'est, dans la vie courante, le plus emprunté des hommes. Un de ces distraits dont La Bruyère a fait le portrait.

Paul Morand, 1969



L'amour des femmes

Ce "distrait" a une femme, Camille, dont on ne sait trop quelle place elle occupe dans sa vie. Sans doute pense-t-il que le secret de l'amour dans le mariage réside essentiellement dans le silence et l'effacement de l'épouse. Il est vrai qu'il est présent pour deux. C'est un classique. Il ne croit d'ailleurs qu'au mariage. La preuve de l'amour, c'est sa durée. Le romantisme est pour lui un signe de mauvaise éducation. A cet égard, il est très anglo-saxon, très puritain (Chardonne a du sang américain). « Tous les mauvais sentiments viennent du cœur. aime-t-il à dire, et il ajoute : je suis bon mais je n'ai pas de cœur. » Entendez : je n'ennuie pas autrui avec mes problèmes. Il a écrit un livre de moraliste intitulé L'Amour du prochain où il montre que la première charité est la politesse. La Princesse de Clèves est son idée du roman parfait. Le renoncement à l'amour étant la marque suprême de l'amour. Il aime cependant recevoir les confidences de jeunes et jolies personnes nées en province et ayant recu une éducation parfaite. Elles ont existé puisqu'il les a rencontrées et qu'elles parsèment ses livres. Mais il ne les touche qu'avec ses yeux et avec ses mots. Il est vrai qu'il sait les choisir et qu'il a l'art de troubler les cœurs. L'amour est avant tout pour lui une conversation. Pour avoir une femme, il suffit de savoir lui parler. Ce qui nécessite du temps. Et lui parler semble lui suffire.

En face de lui, pour lui renvoyer la balle, Paul Morand, son antithèse sous bien des rapports. Paul Morand, l'homme pressé. l'homme impatient, l'homme de peu de mots, l'homme qui ne tient pas en place. Lui, il aime physiquement les femmes et ne fait pas mystère de le dire, quoique le plus pudique et le plus tenu et le plus retenu des hommes, et le plus amoureux de sa femme, la terrible et sublime princesse Soutzo, devenue Hélène Morand, à iamais célèbre pour son anticommunisme viscéral (les communistes lui avant pris la moitié de ses terres en Roumanie) et pour ce mot que seule une femme amoureuse de son mari peut se permettre : « Un homme qui ne trompe pas sa femme n'est pas un homme. » C'est avec de telles femmes et de tels mots que les mariages durent.

Morand, c'est Larbaud vingt ans après dans un monde qui ne sait plus ce qu'est la douceur de vivre et qui a remplacé la lenteur par la vitesse, l'action par l'agitation, la parole par le charabia, l'écriture par le galimatias et la navigation à voiles par les avions à réaction. Un Larbaud qui se lève à cinq heures du matin et qui prend sa Bugatti pour aller se baigner à Deauville à sept heures et se retrouver le soir à Saint-Jean-de-Luz avec Pierre Benoit et Kléber Haedens à parler rugby.

Un monde nouveau

Le christianisme semble avoir passé sur Chardonne comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Morand. né catholique, généralement muet sur les choses de la religion, laisse de temps en temps échapper des mots comme : « Que j'aime la religion orthodoxe (celle de sa femme) où rien n'a évolué! C'est le christianisme primitif, paysan, barbare, rutilant, ignare, résurrectionnel!» Sont-ce là les paroles d'un des hommes les plus civilisés du siècle ? Un homme pour qui la civilisation n'est pas un simple vernis sur une cotte de mailles et qui peut écrire par ailleurs : « Je n'admets pas qu'on soit sans éducation, même quand on est hors de soi, mais j'aime, même quand on en voit le

fond, et même quand ce fond est trouble et même assez bourbeux, que l'éducation, toute piétinée, existe encore. dans un mot, dans un geste, un silence, une attitude, quelque chose qui révèle la classe, jusque dans la souffrance, jusque sur son lit de mort. La disparition de cela pour moi est impardonnable. » Ces messieurs ne sont dupes de rien. Ils savent dans quel monde ils vivent. Ainsi Chardonne: « On ne lit rien, le plus grave, c'est qu'on parle de ce qu'on n'a pas lu comme si on l'avait lu. Nous sommes dans un monde nouveau : des mœurs, des vies qui ne ressemblent à rien de celles que nous avons connues. (...) Nous aurons traversé une époque absolument bouleversée où plus rien n'a de sens et qui échappe au jugement. »

Quelques citations. De Morand, sur son attitude en 40. « Je fus simplement un fonctionnaire qui ne retourna pas sa veste et qui continua par fidélité à s'accrocher au gouvernement légal. » De Chardonne : « Une femme est un être effrayant. Forte, elle vous écrase. Faible, elle vous tue, »

A Morand, plus curieux des nouveaux écrivains que lui-même. Chardonne écrit : « Je n'ai pas lu Le degré zéro de l'écriture. Cela devrait vous intéresser. Sur Proust, le jugement de Chardonne rejoint celui de Valéry et de quelques autres bons iuges : « Le peintre est merveilleux, le peintre de personnages. d'un instant, d'objets, et tout ce qui a un aspect vrai des choses vues et racontées. C'est la moitié de l'ouvrage. Pour cette moitié, on excuse le reste. Le reste est insoutenable : un manuel de psychologie sophistiqué dans son délavage. »

Sur l'art de traduire : « Je ne demande pas au traducteur de connaître la lanque qu'il traduit, mais de connaître sa propre langue. » Ce qui, il faut bien le reconnaître, est de plus en plus rare. Sur le libertinage : « Le libertinage demande une grande honorabilité de caractère et n'a de sens que dans une société qui a des mœurs. » Roger Vailland et Pasolini n'ont pas dit autre chose. Une société permissive a perdu le droit de s'appeler une société. Et encore : « La littérature est un bordel. Aucune justice, aucun jugement qui ne soit demi-folie. Le hasard, l'humeur, la mode. Rien n'est jugé selon son mérite. » On croit entendre Homère parler des dieux. La littérature n'est pas une science, ni la philosophie, ni la théologie d'ailleurs.

Un art disparu

Le livre refermé avec regret, cette correspondance entre deux auteurs qui savent tenir une plume comme autrefois on savait tenir une épée nous apprend un art disparu. l'art épistolaire, qui n'est lui-même au'un prolongement de l'art de la conversation, car ces deux grands messieurs sont deux grands stylistes.

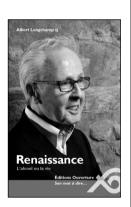
On relit toujours avec plaisir un journal, une correspondance, alors qu'on n'a plus la patience de lire ou de relire des romans qui nous ont éblouis à vingt ans. Car il y a un âge pour lire des romans et un âge pour ne plus les lire. Mais on relit toujours une page de Pascal, de Montaigne ou de Saint-Simon. C'est dans une lettre qu'un homme se raconte en toute liberté et même dans un certain débraillé. Or rien ne favorise plus le génie littéraire que la conviction d'aller à contre-courant de l'esprit du temps.

G. J.

Paul Morand, Jacques Chardonne, Correspondance, t. 1: 1949-1960. Paris. Gallimard 2013. 1168 p.

L'alcool ou la vie

Albert Longchamp si, Renaissance: l'alcool ou la vie. Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2014, 80 p.



Prêtre jésuite, journaliste, écrivain, Albert Longchamp est sorti de la torpeur de l'alcoolisme un mardi. Le 29 septembre 2009, il entre à la Clinique Nouveau Départ, du nom de l'établissement au Québec qui accueille des patients aux prises avec la drogue, l'alcool ou « le fameux burn out, un mal dont j'étais également lourdement affligé », dit-il. Hyperactif passionné, il s'est brûlé les ailes par trop d'activisme et de sollicitations dues à son rôle d'homme d'Eglise. Il n'a jamais su dire non, aux autres comme à sa curiosité débordante et à ses passions dévorantes. Comme quoi la passion n'est pas destructrice uniquement pour les amoureux.

Si la tête ne comprend pas, le corps se charge de lui rappeler sa condition de mortel. Une sirène avait bien retenti. sous la forme d'un cancer du poumon qu'il a vaincu. Mais la responsabilité de provincial des jésuites de Suisse qui lui a été attribuée au sortir de la maladie lui a pompé le solde de son énergie. Moins par le volume et l'importance de la tâche que par la charge émotionnelle qu'elle représente. « J'étais responsable d'hommes qui étaient aussi mes compagnons, et mes amis, pour certains parmi les plus proches. Accompagner certains de ces hommes aux prises avec de grands tourments ont été des moments terribles. Je garde encore en moi des secrets que je ne peux partager et qui sont lourds à porter. »

Sans doute l'alcool avait-il fait son apparition bien avant ses nouvelles responsabilités. Cette maladie - il l'a reconnaît ainsi - se déploie sur des années et même parfois des décennies. Mais elle avait pris une toute autre forme au contact de deux événements marquants : le suicide de sa sœur bien-aimée et la charge émotionnelle intense liée à ses nouvelles responsabilités au sein de la Compagnie de Jésus. « Quand la tâche était trop pesante, je buvais pour me donner du courage. Et quand les événements tournaient bien, je buvais par soulagement, par allégresse, » Il buvait à en oublier d'honorer ses obligations : « Un dimanche, ie devais être à 10 heures à l'Eglise pour célébrer les ordinations de deux nouveaux prêtres de la Compagnie. A dix heures... je me réveillais. »

Une main tendue

La situation est devenue intenable. Jusqu'au jour où, relevé de ses fonctions de provincial, Albert Longchamp reçoit pour mission, imposée fraternellement par le nouveau provincial de Suisse, son ami Pierre Emonet si, de se reconstruire. « Ce jour-là, il m'a sauvé la vie. » Il explique : « Je n'avais plus la capacité et la lucidité qui m'aurait permis de dire "Halte! Tu es en train de mourir!" »

Fin septembre 2009, il part pour Montréal. Il pensait séjourner au sein d'une compagnie jésuite canadienne pour prendre du recul et se soigner. Il passera huit semaines en clinique. « Je savais que j'avais un rendez-vous médical qui m'attendait à mon arrivée au Canada, mais je n'aurais jamais supposé entendre le médecin s'exclamer après la consultation : "Quatre semaines d'hospitalisation! Je vous attends à 15 heures." Il était 11 heures. » C'est ainsi qu'il entre à la clinique Nouveau Départ, où il fera des rencontres qui l'aideront à renaître à la vie.

Sa chambre est spacieuse, mais sans serrures et avec des fenêtres scellées. Pour éviter les drames. Ils sont une vingtaine de patients en cure, filles et garçons. A 68 ans, Albert Longchamp est le doyen. Le plus jeune pensionnaire a 17 ans. « Jamais de ma vie, même dans ma vie de prêtre, je n'ai découvert un tel respect de l'autre... C'est étrange comme des gens en détresse peuvent se porter entre eux, à la limite se supporter, et se relever peu à peu grâce à l'aide thérapeutique qui leur est apportée, sans le moindre médicament », précise-t-il.

Des visages, des histoires l'ont marqué à vie. Comme ce jeune caïd qui, le jour de son départ de la clinique, lui lance un vibrant « Salut Albert ! » et ajoute soudain : « T'es Jésus ! » A quoi, le jésuite lui répond, sans réfléchir : « Pas encore! » Comme si ce ieune, avec qui le Père Longchamp n'avait jamais parlé religion, reconnaissait en lui une certaine vérité au sortir de son chemin de croix.

La clinique, dit-il, l'a ré-humanisé. Il était un enfant spontané, joyeux. Sa joie s'était tarie avec le temps, ce qui l'avait plongé dans la désespérance. Prendre du temps pour se soigner, réévaluer - discerner disent les iésuites - lui a permis de se retrouver. « Je me demande si je n'ai pas vécu cette descente au troisième sous-sol pour me rapprocher de ces hommes et femmes en perdition, surtout des jeunes aux prises avec leurs démons. C'est peutêtre cela ma vocation aujourd'hui ; aider des gens à se ré-humaniser et sortir de la désespérance. »

Livres-témoignage

De son expérience sortiront deux livres. Le premier vient de paraître sous le titre Renaissance : l'alcool ou la vie Le lire d'une traite serait une erreur. Car. le temps est l'un des éléments-clé de la lecture de cet ouvrage, comme d'une thérapie. Il n'est ni un récit, ni un iournal intime. Encore moins un roman. Ce sont des fragments de témoignages reliés par une même expérience, des instantanés de vie. Des lettres écrites sur le vif à des proches ou des interviews données à des confrères journalistes au sortir de la clinique québécoise. Un livre morcelé, à l'image du fil des idées d'un alcoolique, pour expliquer la longue reconstruction qui a suivi l'hospitalisation et les révélations qui l'ont accompagné.

Je ne résiste pas à l'envie de citer des passages de la prière magnifique du début du livre, écrite par Albert Longchamp: « J'ai rusé avec l'existence, celle de Dieu, celle des autres, la mienne... Le désespoir conduit au suicide. La désespérance à la nuit de la foi... Finalement, comment définir l'espérance ? Je choisi la réponse qu'en donne Jean-Claude Guillebaud: "L'espérance, c'est se souvenir du futur". »

Céline Fossati

Itinéraire pour managers

Etienne Perrot. Exercices spirituels pour managers, Desclée de Brouwer. Paris 2014, 230 p.



La spiritualité n'est pas un outil de gestion, mais une voie d'accès au réel. Le management, comme lieu spirituel, conduit le dirigeant au seuil de son identité singulière. Sur le chemin de cette aventure intérieure, le livre s'appuie sur des textes bibliques et sur des exemples vécus en entreprise.

Si Etienne Perrot, jésuite, reprend dans ses quatre chapitres l'itinéraire d'Ignace de Lovola dans ses Exercices spirituels, il décrit ce chemin avec les mots du dirigeant d'entreprise. Et quand il cite une parabole, il parle de conte.

L'épisode de la tour de Siloé, qui dans sa chute tua dix-huit personnes (Lc 13,1-5), rappelle que le malheur impose le silence. Il ne s'agit pas de rechercher une culpabilité cachée, un coupable. L'expérience du manager lui apprend qu'il dépend d'événements qu'il ne peut même pas concevoir. De même que les Evangiles réinterprètent les textes anciens à la lumière des événements vécus, de même le manager le fait dans son itinéraire singulier : « son ancien testament personnel », comme l'appelle l'auteur, est relu en permanence.

Le projet du Père Perrot est de montrer que le management est pour le dirigeant le lieu spirituel. Il s'agit de passer des valeurs affichées à des valeurs pratiquées. C'est là que s'opérera le discernement managérial. N'y a-t-il pas du spirituel dans l'art de la gestion comme dans l'art tout court ? Le spirituel est dans la relation avec l'environnement socio-économique. Le spirituel est l'expérience de l'altérité. Et c'est le maîtremot de cet ouvrage. Ce qui ne peut pas être maîtrisé en nous et en dehors de nous, voilà l'altérité. C'est ce qui échappe pour le dirigeant à toute science, car celle-ci opère nécessairement une réduction.

Ainsi le réel s'éprouve. La quête spirituelle du manager vise l'incomparable, la sensation pure au cœur de la vie professionnelle. Le désir est le point de départ de la démarche proposée par l'auteur. Le point d'arrivée est recherché à travers quatre étapes. D'abord se libérer de l'idéologie pour démarrer, puis cultiver l'attention aux personnes pour avancer. Ensuite caler devant l'horizon bouché. Finalement repartir, comme une reprise économique.

Etienne Perrot montre une voie, que le manager est invité à emprunter, à laquelle se convertir. La prière est dans la confrontation à l'altérité, à sa résistance, explorée dans les quatre chapitres. Le mot prière toutefois ne figure pas dans le livre. Pourquoi ne pas l'avoir nommée ? La prière n'est-elle pas une attitude humaine fondamentale au même titre que la gratitude ?

Les trois premiers chapitres pourraient être plus percutants si le propos était synthétisé à chaque étape. La démarche du quatrième chapitre est bien résumée sous le titre l'altruisme n'est pas l'altérité. Le livre balise un itinéraire : il sera utile à tout responsable du monde économique ou d'ailleurs qui a pour tâche de diriger et de conduire des hommes.

Jean-Daniel Farine

Chessex le possédé

Voilà un homme nourri de la Bible. Voilà un homme qui craint et croit. J'entends par là qu'il est hanté et qu'il est plus important d'être hanté que d'être en paix, car nos paix, à bien y regarder, sont de fausses paix, des paix de compromission, qu'elles soient conclues avec le monde ou avec Dieu.

S'il n'était pas hanté, Jacques Chessex n'écrirait pas. Il n'écrit, au fond, que pour les idiots, et pour les muets, ceux dont la gorge est nouée et qui ne parlent qu'avec leurs mains. Les justes, les saints n'ont pas besoin de littérature. N'ayant plus de moi, ou si peu, sans cesse ils proclament la gloire de Dieu. Justement, l'un de ces justes vient de mourir, un de ces hommes dont la Bible dit que la vie fut droite devant le Seigneur (ce terme de juste a chez les protestants un sens qu'un catholique ne saurait traduire). C'était son voisin. Ils habitaient le même village du Gros de Vaud. Le narrateur ne met d'ailleurs nullement en doute la justice de ce juste. Chessex, lui, n'est pas un juste. C'est un pécheur qui écrit, et qui, écrivant, a l'air de se confesser. Que confesse-t-il d'ailleurs ? Pas des péchés clairs et précis, mais des hantises, des obsessions, des souvenirs, peut-être des remords, tandis qu'il assiste au service funèbre de son voisin le juste : tout un marécage grouillant de choses à demi avortées, tuf qui nourrit sa littérature. Chessex est le continuateur de Ramuz en terre vaudoise. Mais le mal de Ramuz n'est pas celui de Chessex. Ramuz

prend des distances vis-à-vis du mal.

C'est un bourgeois qui a planté son chevalet dans les monts du Valais et qui peint une civilisation archaïque, paysanne et religieuse en train de disparaître et pour laquelle il éprouve une vive sympathie; tandis que le mal chez Chessex est son mal personnel, le mal dont il est infesté et qu'il communique autour de lui. Et ce mal, il peut d'autant mieux l'exprimer qu'il aime le bien, la vertu et cette droite et fière innocence qui étaient le partage de celui qui vient de mourir et dont le pasteur fait le panégyrique devant les fidèles rassemblés dans le temple, en cette chaude aprèsmidi d'été, tandis qu'à l'extérieur un idiot hurle dans le cimetière comme un de ces possédés dont les Evangiles sont remplis et que Jésus quérissait.

Il n'y a pas à dire : là où l'homme n'a pas à se battre contre Dieu, le diable et la chair, il n'y a tout simplement plus de littérature possible et peut-être plus du tout d'humanité. Le sexe et la mort, la chair et le néant : le remords de n'avoir pas trouvé les mots pour empêcher un jeune homme de vingt ans qui avait lu ses livres de se donner la mort en se jetant du haut d'un pont. Et dans ce grand ciel bleu et vide, le Dieu de la Bible et de Calvin, et tout en bas, dans la grasse campagne, le troupeau de ses créatures, tirées par lui de la poussière et vouées à v retourner.

Voilà ce qui constitue le monde de Jacques Chessex et que son court roman, intitulé Hosanna, restitue merveilleusement.

Gérard Joulié

Jacques Chessex, Hosanna, roman posthume, Paris, Grasset 2013, 128 p.

La pensée de Zundel

Maurice Zundel: philosophe, théologien, mystique. Actes de la semaine théologique de l'Université de Fribourg, 16-19 avril 2012, Paris, Les Plans sur Bex, Parole et Silence 2013, 222 p.

Que sous l'impulsion de deux de ses étudiants. Lionel Girard et Pierre Pistoletti, la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg ait consacré une semaine d'études interdisciplinaires à la pensée de Maurice Zundel - après l'avoir fait l'année précédente pour l'œuvre du cardinal Charles Journet -. voilà qui n'est pas sans portée symbolique! Car l'abbé originaire de Neuchâtel n'y a pas toujours été en « odeur de sainteté ». Et il est fort heureux que l'Alma Mater fribourgeoise propose à sa communauté et au grand public une initiation à la fécondité des écrits de ces deux grandes figures théologiques romandes, que d'aucuns s'ingénient encore aujourd'hui à opposer.

Selon son ami le pape Paul VI, Maurice Zundel était « un génie de poète, génie mystique, écrivain et théologien ». Mais en authentique spirituel, il savait englober l'univers entier dans la dynamique de sa foi. Car pour lui, c'est à sa capacité d'incarnation, c'est-à-dire à son aptitude à pénétrer de la présence divine la totalité du quotidien humain, que se mesure l'authenticité de la foi au Dieu Père de Jésus-Christ.

Aussi - et c'est là le principal mérite de l'ouvrage qui rassemble les Actes du colloque interdisciplinaire d'avril 2012 -, la pensée zundélienne v est abordée non seulement du point de vue de la spiritualité (Pierre Emonet, Une approche déconcertante : croire en l'homme pour croire en Dieu), de la théologie biblique (Patrice Sonnier. L'influence de la notion paulinienne de logike latreia (l'adoration conforme au logos) dans l'œuvre de Zundel), de la philosophie (Marie-Jeanne Coutagne, Pour une anthropologie ouverte sur l'infini), de la liturgie (André Haguin, Richesses actuelles du Poème de la sainte liturgie), de l'art (André Gouzes, Sylvanès, une aventure issue de la fécondité mystique de M. Zundel), de l'éthique (Michel Fromaget, De la morale à la mystique. Réflexions sur les fondements anthropologiques de l'éthique zundélienne) ou de l'existence (François Rouiller, L'accompagnement spirituel : à l'épreuve de la souffrance), mais aussi sous l'angle de l'économie (Jacques Pasquier-Dorthe, La pensée de Zundel pour l'économie aujourd'hui), du droit (Roland Ruedin, Droits de l'homme et droit de propriété chez Zundel), de l'histoire et de la science (Jean-Blaise Fellay, Le conflit sciences et foi dans la vie de Maurice Zundel).

Ouvert par une « approche biographique » (Gilbert Vincent), le recueil se clôt par une belle « synthèse » de Marc Donzé, le premier à avoir consacré une thèse au penseur neuchâtelois (à l'Université Grégorienne de Rome en 1978), qui repère dans l'attention zundélienne à l'homme cinq aspects constituants de la personne : l'inviolabilité, la dignité, l'intériorité, la liberté et la pauvreté.

« Le Bien n'est pas quelque chose à faire, c'est Quelqu'un à aimer » : cette phrase, reprise par plusieurs contributeurs, résume bien la « théologie de la relation » déployée par l'abbé Zundel, que F. Rouiller associe à la « pastorale d'engendrement » mise en exerque ces dernières années en francophonie : un souffle de liberté, qui nous maintient dans « cette attitude d'être toujours les premiers devancés par la Vie en toute chose, les premiers surpris, les premiers destinataires de l'Evangile, les premiers témoins de l'Amour, les premiers ébahis d'un Dieu qui est vraiment Vivant ». au terme de Vatican II, il y a cinquante ans: « Une sympathie sans borne pour l'homme a envahi le Concile tout entier... Un courant d'affection et d'admiration a débordé du Concile sur le monde humain moderne », c'est « notre humanisme qui devient christianisme et notre christianisme qui s'est fait théocentrique... Si bien que nous pouvons affirmer : pour connaître Dieu, il faut connaître l'homme ». A bien des égards la constitution Gaudium et spes a des accents zundéliens...

François-Xavier Amherdt

Contributeurs jésuites

Il est réjouissant de constater le rayonnement actuel des écrits du prêtre suisse, après les oppositions farouches qu'il a rencontrées durant son ministère. Comme le dit le Père iésuite Pierre Emonet, Zundel ne pouvait supporter la notion d'un Dieu « surplombant », qui mettrait en péril le développement de l'homme au lieu de favoriser son épanouissement : « La réforme véritable s'opérera quand l'Eglise aura changé de Dieu », affirmait prophétiquement l'abbé de Neuchâtel. Et Jean-Blaise Fellav si de tirer, dans la même perspective, un parallèle entre le renversement du rationalisme scientifique, qu'accompagne la spiritualité zundélienne, et le dépassement du rationalisme de la théologie scolastique tendant à définir Dieu, « alors que le propre du divin est de dépasser nos catégories et de nous faire entrer dans l'infini de sa créativité ».

Ajoutons que pour le troisième jésuite parmi les contributeurs, le Père Albert Longchamp, président de la Fondation Maurice Zundel et auteur de la préface. l'élan qui habite l'ouvrage rejoint les propos « zundéliens » tenus par Paul VI

Qui sont les jésuites ?

Que font-ils? Quelle est leur vision du monde? Qu'est-ce que la spiritualité ignatienne ?



Vous trouverez ces informations sur le site www.iesuites.ch avec des chroniques, des articles, des news, ainsi qu'un agenda des activités des jésuites de Suisse romande.



Rejoignez-nous aussi sur Facebook



Et retrouvez les articles de choisir sur www.choisir.ch

Portraits

Frédérique de Watrigant Passionnés de Jésus-Christ

Etienne Pernet et Antoinette Fage, fondateurs des Petites Sœurs de l'Assomption Paris, Desclée de Brouwer 2013, 232 p.

Nous suivons tout d'abord l'itinéraire d'Etienne Pernet, dont le portrait est loin d'être hagiographique tant il nous est présenté, dans sa jeunesse, apeuré et d'une timidité extrême. Il lui a fallu émerger, à force de prière et d'amour pour le Christ et Marie, d'une enfance particulièrement douloureuse où il partageait les soucis de sa maman veuve, pauvre, malade et devant élever seule cinq enfants dans la France rurale du XIXº siècle.

Etienne Pernet entre chez les Assomptionnistes - un Ordre qui travaille toujours à la Bonne Presse, du premier nom du groupe Bayard jusqu'en 1969 - dont il voulait honorer particulièrement le quatrième vœu : « Etendre par toute ma vie le règne du Christ dans les âmes. » Ce qui le conduira à fonder, avec Antoinette Page, la Congrégation des Petites Sœurs de l'Assomption. Antoinette aussi connut bien des malheurs dans son enfance. Orpheline à 13 ans, ses souffrances précoces lui firent ressentir avec une acuité particulière celles des autres. Elle fut, toute jeune déjà, très attentive aux petits et aux pauvres dans le milieu ouvrier parisien. Le Père Pernet reconnut en elle son propre désir : celui d'entraîner des femmes à grandir dans la foi au Christ, en servant gratuitement les malades pauvres.

Les communautés des Petites Sœurs de l'Assomption sont présentes aujourd'hui dans 21 pays, la plupart du temps dans les banlieues des grandes villes. Le courage extraordinaire de ses deux fondateurs, en ces temps tourmentés de la fin du XIXº siècle, force notre admiration.

Monique Desthieux

Guy Musy Sous le soleil de Midi - 1979-1989 In illo tempore Fribourg, La Sarine 2013, 288 p.

Une gerbe magnifique de tranches de vie colorées, glanées au milieu du peuple rwandais! Tel est le fruit d'une activité missionnaire tous azimuts. En 18 ans, le Père Musy, épris de l'âme de ce peuple et à l'écoute de chacun dans sa diversité, a pris des initiatives et accepté des responsabilités qui lui ont permis d'insuffler dynamisme et joie de vivre à des enfants, des jeunes et des adultes.

Telle ou telle situation vécue aujourd'hui à Genève lui rappelle un épisode en terre africaine et suscite l'intérêt sur ces multiples facettes de vie : nourriture, soins, emplois, scolarité, famille, politique et religion... Autant de petits chapitres alertes, qui nous mettent en contact avec les aléas de l'existence. L'auteur relève la capacité d'innovation, les dons d'enseignement et d'écriture (plusieurs journaux édités), l'esprit de foi, l'aisance dans la communication, le courage dans les épreuves...

Le génocide de 1994 a détruit une partie de ces belles réalisations et a tué maints responsables rayonnants. Le Père Musy, revenu au Rwanda pour un court séjour, a mesuré l'ampleur du désastre. Il demeure néanmoins quelques anciens poursuivant, selon leurs possibilités, le renouveau du pays.

En fermant le livre, le lecteur se dit : « Voilà un prêtre courageux, qui a su relier le concret de la vie et Dieu dans la culture du pays, missionnaire au service de Jésus et de la Bonne Nouvelle. »

Willy Vogelsanger

Micheline Repond Claude Ducarroz, Jean-Marc Richard Rencontres au cœur de l'humain Fribourg, La Sarine 2013, 166 p.

Au Foyer de Charité de Bex, Micheline Repond a interviewé Claude Ducarroz et Jean-Marc Richard, tous deux très connus en Suisse romande.

Au départ de leur vie. bien des divergences dans leur milieu familial ou l'éducation reçue : Claude, fils de paysan du terroir fribourgeois, catholique, aimant l'étude, ses racines familiales. l'Eglise : Jean-Marc, élevé dans une famille protestante, mal à l'aise à l'école, fuyant une vie bourgeoise « trop lisse ».

Ils ont cependant en commun d'être des hommes de combat. Auprès des objecteurs de conscience, des prisonniers, des toxicomanes, des réfugiés qu'il accueillait dans sa paroisse, pour Claude Ducarroz. Ou du côté des droits des enfants, pour

Jean-Marc Richard, qu'il défendit dans l'émission Les Zèbres. L'animateur radio continue à prendre particulièrement en compte la souffrance humaine au cours de ses nombreuses interventions sur les ondes, comme dans la Chaîne du Bonheur. Dans son émission La Ligne de cœur, il cherche à révéler, avec acuité, comment l'être affligé accueille sa souffrance, la transforme et peut être pour chacun source de compassion et d'agir.

Grands débats aussi sur le rôle de la prière, du célibat des prêtres, des religieux engagés dans la vie monastique, de la mission de l'Eglise en laquelle le chanoine Ducarroz confie qu'il a toujours cherché à « affirmer ses convictions personnelles sans être le perroquet de l'institution ». S'il aime son Eglise, il lui souhaiterait d'être embrasée par un dynamisme créateur qui ne craindrait pas d'appeler au sacerdoce des hommes mariés et des femmes. Sera-t-il entendu un jour?

Monique Desthieux

Ealise

Conférence des évêgues de France Notre bien commun

Connaître la pensée sociale de l'Ealise pour la mettre en pratique Ivry-sur-Seine, L'Atelier 2014, 112 p. + DVD

La Conférence des évêgues de France offre ici un « parcours » pour faire connaître la pensée sociale catholique. Cet ouvrage collectif en présente les principes de base et les thèmes centraux par des articles brefs, rédigés par des spécialistes du domaine. Est proposée ainsi, en quelques pages agréables à lire, une présentation claire de ce que l'Eglise dit de l'engagement politique, du travail, de la propriété, des familles, des migrations, des styles de vie. Des thèmes qui, de fait, concernent tout un chacun.

L'essentiel renvoie aux encycliques sociales, mais certains articles vont au-delà, énonçant aussi la recherche des évêques français, par exemple sur le développement durable. Un article introductif présente rapidement l'histoire et les principes directeurs de la pensée sociale catholique. Le livre est complété par un DVD encarté, qui contient des témoignages sur chacun des thèmes ainsi qu'une interview de l'auteur de l'article. Ce support, peu visuel - il s'agit de propos fixes -, rend le contenu accessible aux mal voyants. Ces séquences peuvent aussi servir de support à l'animation.

Ce dernier aspect est néanmoins le plus faible. Il existe d'autres outils plus efficaces, que l'on peut découvrir par le biais de la bibliographie proposée. L'ouvrage reste exclusivement français: il faudra donc chercher ailleurs l'apport des évêgues suisses. Un article sur les sources bibliques et philosophiques aurait été aussi le bienvenu. Reste que cet ouvrage est à mettre dans les mains de toute personne en charge de pastorale ou souhaitant savoir comment

l'Eglise catholique appréhende les problè-

Jean-Claude Huot

Bible

Marie-Laure Vevron Le toucher dans les Evangiles Paris, Cerf 2013, 208 p.

mes sociaux contemporains.

Cette théologienne nous propose une interprétation du geste du toucher dans les évangiles. Elle sort des sentiers battus d'une « proposition évangélique souvent très spiritualisante ou se situant au niveau des valeurs », pour partir à la recherche d'une lecture exégétique de la « Parole faite chair qui puisse résonner dans la vie concrète, incarnée, des hommes et des femmes de notre temps ». En se focalisant sur le toucher, elle interroge « le rapport au corps dans les évangiles. »

Après une approche anthropologique large et quelques rappels historiques et philosophiques, l'auteur développe une approche sémantique de la notion du toucher.

Se plongeant dans le texte grec des évangiles et les occurrences du verbe haptomai (toucher), elle approfondit trois textes: Mc 5.21-43 ou le toucher de auérison : Lc 7,11-17 ou le toucher, marque d'humanité de Jésus ; Lc 7,36-50 ou quand le toucher se fait caresse.

Elle conclut en définissant ainsi le toucher : « expression de ce que l'être humain a de plus profond [...] et révélation de ce que Jésus lui-même a de plus spécifique. »

Anne Deshusses-Raemy

ivres ouverts

Alain Fournier-Bidoz Prophètes et apôtres dans le texte

Paris. Desclée de Brouwer 2013, 162 p.

L'auteur, exégète et vicaire général du diocèse d'Annecy, rassemble ici dix études. parues d'abord dans différentes revues, sur des textes des livres prophétiques de l'Ancien Testament et des livres du Nouveau Testament (évangiles de Marc et de Jean, 1^{re} épitre de Pierre). D'une écriture simple et limpide, Alain Fournier parcourt quelques textes choisis en utilisant les approches sémiotique et sociocritique. Pour la première, il est redevable à Jean Delorme « qui lui a donné le goût des études bibliques » et qui a laissé une œuvre importante sur l'évangile de Marc.

J'ai particulièrement aimé les « chemins bibliques de la solidarité », retracant le voir. le fait de s'émouvoir - au lieu de juger - et l'agir.

Alain Fournier souligne que les trois grands codes de lois de l'Ancien Testament, bien que proches des législations des pays voisins, en particulier la Mésopotamie, se distinguent par l'importance qu'ils accordent à la solidarité communautaire et à ses fondements spirituels. L'attitude d'humanité s'appuie sur le soutien indéfectible de Dieu à la cause du pauvre, la résistance de la tradition des opprimés et l'attention très concrète aux conditions de vie des personnes. L'auteur souligne à propos d'Amos que la critique du prophète porte moins sur le fait de conquérir des territoires que sur la cruauté des nations et d'Israël à l'égard des populations vaincues, leurs manquements au droit international d'alors, leur non-respect des droits humains.

On est loin de certains stéréotypes collés quelques fois à l'Ancien Testament.

Joseph Hua

■ Médias

Geneviève de Simone-Cornet Au pas des iours. Chroniques du temps présent

St-Maurice, Saint-Augustin 2014, 122 p.

Le poète a toujours raison. On connaît la chanson. C'est pour cette raison que Geneviève de Simone-Cornet est toujours du côté des poètes. Qui, eux, sont penchés vers Dieu. Même et surtout quand ils fulminent contre Lui. Non sans de bonnes raisons! Qui peut se targuer de Le connaître? Au pas des jours, au fil du temps, journaliste dans le sang, curieuse depuis le berceau (je suppose!), toujours prête à sourire ou à crier son désaccord. l'auteure nous accorde sa chronique dans les colonnes de L'Echo Magazine. Ses « Traits libres » invitent à l'espérance, à la gravité ou au rire.

Rien ne vaut l'écriture pour exorciser le temps et la bêtise qui, hélas, courent trop souvent dans nos veines. J'aime chez elle la colère. La vraie. Celle, par exemple, qui nous confie sa quête incessante de la vérité, « un doigt posé là où ca fait mal » et « une langue qui dénonce, un cri lancé à la face des puissants ».

N'ayez aucune crainte de vous attacher à ses pas, au gré de l'humeur du jour ou de la surprise d'ouvrir les pages au hasard : on ne lit pas son anthologie du temps qui passe, on guette la surprise du moment. Grande lectrice, elle aussi, elle aime citer ses amis, ses inspirateurs, les moines-poètes, un Sullivan ou un Gabriel Ringlet, une Lytta Basset ou une Colette Nys-Mazure, qui lui a offert une belle préface. Geneviève caresse le fil du temps. Sans peur ni rancœur. Elle aime marcher dans la nuit, « vers l'inconnu », pour « déboucher dans la lumière ». Suivez le guide ! Chez elle, la poésie a rendez-vous avec la prière, et la gravité se marie avec le sourire...

Albert Longchamp

Prière du cœur

Un week-end pour s'exercer dans la voie contemplative tracée par le jésuite hongrois Franz Jalicz et inspirée par les Pères du désert.

Animation: Luc Ruedin s.i. Dates: les 15 et 16 juin Lieu: Notre-Dame de la Route. Villars-sur-Glâne (FR) secretariat@ndroute.ch www.ndroute.ch **☎**+41 26 409 75 00

Basset Lytta. Oser la bienveillance. Paris. Albin Michel 2014, 426 p.

Berger Karima, Les Attentives. Un dialoque avec Etty Hillesum, Paris, Albin Michel 2014, 206 p.

Bovay Martine, Ados-adultes. Face à face & rencontres. Le Mont-sur-Lausanne. Ouverture 2013, 176 p.

Cencini Amedeo, La formation permanente... Y crovons-nous vraiment? Bruxelles, Lessius 2014, 118 p.

***Coll., Joseph Comblin, théologien belgo-brésilien (1923-2011). Prophète et ami des pauvres, Bruxelles, Lessius 2014, 188 p. [44767]

***Coll.. Manger, voie spirituelle. Montréal/Genève, Novalis/Labor et Fides 2013, 108 p. [44768]

***Coll., Pierre Viret et la diffusion de la Réforme. Pensée, action, contextes religieux. Lausanne, Antipodes 2014, 422 p. [44785]

Dworkin Ronald, Religion sans Dieu, Genève, Labor et Fides 2014, 124 p.

Ellul Jacques, Théologie et Technique. Pour une éthique de la non-puissance. Genève, Labor et Fides 2014, 370 p.

Foot Philippa, Le Bien naturel, Genève, Labor et Fides 2014, 212 p.

Gueguen Catherine, Pour une enfance heureuse. Repenser l'éducation à la lumière des dernières découvertes sur le cerveau, Paris, Robert Laffont 2014, 302 p.

Jaquet Philippe, Dépendances. Comprendre, agir, aider. Guide à l'usage des proches et des employeurs, Lausanne, Favre 2013, 190 p.

Khalidi Tarif, Un musulman nommé Jésus. Dits et récits dans la littérature islamique, Paris, Albin Michel 2014, 264 p.

Kotsou Ilios, Eloge de la lucidité. Se libérer des illusions qui empêchent d'être heureux, Paris, Robert Laffont 2014, 260 p.

La Vaissière Jean-Louis de, De Benoît à François, une révolution tranquille, Paris, Le Passeur 2013, 350 p.

Leboucher Marc. Bach. Paris. Gallimard 2013, 376 p.

Maillard Nathalie, Faut-il être minimaliste en éthique ? Le libéralisme, la morale et le rapport à soi. Genève, Labor et Fides 2014, 308 p.

Monnier-Raball Jacques, Quoi de neuf? Moderne, postmoderne, et puis ? Le Montsur-Lausanne, Ouverture 2013, 184 p.

Pedotti Christine, Jésus. Cet homme inconnu, Paris, XO Editions 2013, 352 p.

Pralong Joël, Un Evangile pour les séparés, les divorcés, les remariés, St-Maurice, Saint-Augustin 2014, 132 p.

Roch Philippe, Le penseur paléolithique. La philosophie écologiste de Robert Hainard, Genève, Labor et Fides 2014, 242 p.

Römer Thomas, La Bible, quelles histoires! Entretien avec Estelle Villeneuve, Montrouge/Genève. Bayard/Labor et Fides 2014, 294 p.

Sedulius, Le chant de Pâques. Poème pascal - Prose pascale, Paris, J.-P. Migne 2013, 370 p.

Sigwart-Sartorius Christine, Lumière en plein visage. Shlomo, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2013, 112 p.

Torrell Jean-Pierre, Pour nous les hommes et pour notre salut. Jésus notre Rédemption, Paris, Cerf 2014, 364 p.

Vargas François de, Chrétien quand même?, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2013, 80 p.

> Vous trouverez ces livres au CEDOFOR

> le Centre de documentation et de formation religieuse.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services, consultez:

www.cedofor.ch

et inscrivez-vous!

Ces corps qui cherchent la lumière

Ce que l'on voit ce sont des corps qui se contorsionnent; qui se débanchent; qui se brisent. S'enlacent et se dérobent. Se battent pour la lumière. Ce que l'on entend c'est un tambour battant, rapide, excité, inquiet. Qui scande les débuts de la vie et parle aux dieux. aux démons, aux petits bumains. Annonce une bataille pour la lumière.

Ce que l'on devine c'est une lutte cosmogonique, la chair possédée, recroquevillée comme une pierre, torturée comme un vieux sarment, qui se débat, puis se libère. Les forces de la pluie. du vent, de la terre qui s'affrontent, les divinités qui se combattent. Et puis l'humain, fragile mais retors, qui s'empare finalement du bien le plus précieux, celui que tout le monde convoite : la lumière.

On la retrouve dans le monde des bommes, cette lumière qui donne la vie, change d'une saison à l'autre, lutte contre la mort. On la voit même célébrée, acclamée lors de cultes ou de carnavals. Glorifiée par les bommes au point de ne plus voir qu'elle : divinisée. Et tout s'achève dans une union chorégraphique sublime, un hymne harmonieux, les bumains, les dieux, tous ensemble à se réjouir de la puissance de la lumière, à danser le soleil.

La pièce pour neuf danseurs du chorégraphe belge Pierre Droulersi fait parler les corps. Ils disent ensemble les relations, les conflits, les amours charnelles, l'ordre ou le désordre. Ils disent individuellement plus que tous les maigres mots que je crois posséder. La pièce me fait comprendre cette évidence : lorsque bouge le corps du danseur ou de la danseuse, lorsque les membres se meuvent, se plient ou s'élancent, quelque chose, qu'aucun terme, aucune locution ne peut reprendre, est exprimé.

La peau plissée, les muscles contractés, la succession des mouvements, tout cela déclame et parle à voix baute, à voix claire, intelligible. Dans ces bymnes à la lumière se révèle la beauté de tous ces corps qui se déplacent, se répondent, vivent leur propre existence sur scène, s'aiment et se rejettent. L'humain dévêtu et dont le matériau artistique se trouve assimilé à sa propre forme est inépuisable ; il propose

un langage splendide, unique, toujours renouvelé. Et on ne peut comprendre pourquoi le corps a été à ce point rejeté, bafoué, réduit à moins que rien. Alors qu'il parle, et d'une voix si belle, si puissante.

La danse est ici comme la musique, elle dit lorsque les mots sont vains, lorsqu'ils ne savent plus prendre en charge. Elle donne à voir ce dont est capable le corps si on le laisse s'exprimer, si on ose lui faire place et admettre son incomparable force d'évocation.

*Ie sais que l'écriture est un art boi*teux, que seuls quelques rares esprits inspirés sont capables de répondre à la beauté de ces danses ou de ces notes qui nous enchantent, et que pour les autres, pour moi bien sûr, il n'y a qu'une longue succession d'essais inaccomplis, pour toujours chercher à traduire, chercher à rendre - en vain.

Et voilà qu'avec cette pièce de Pierre Droulers, avec de simples corps, ce vers quoi j'essaye de tendre est dit, et d'une façon si claire. Si exacte.

Ce corps que l'on nous a appris à mépriser, à réduire à ses fonctionnalités les plus viles, à ces besoins les plus primaires. Qui pourtant dès sa naissance, avant toute parole, est là, qui parle, seul capable de communiquer. Toute notre vie il sert de médium, de canal ou de sonde, il nous chuchote ou nous burle. Le voilà sublimé par les danseurs, remis à sa juste place et même au-delà. La chair qui produit une beauté tournée vers l'unique préoccupation de l'homme : apprendre à apprivoiser la lumière, et effleureur la transcendance.

Matthieu Mégevand

^{1 •} Soleils (2013). La pièce pour neufs danseurs du chorégraphe a été présentée en février à Genève, dans le cadre du festival Antigel. (n.d.l.r.)

PETITE BIBLIOTHÈQUE JÉSUITE

John W. O'Malley propose au lecteur une vue complète de l'histoire de l'ordre jésuite, dans toute sa richesse et sa complexité. Relatant les débuts, le développement, les succès et les difficultés de la Compagnie jusqu'à nos jours, il présente en détail les réalisations les plus caractéristiques des jésuites. La dernière partie de l'ouvrage, consacrée à l'époque postconciliaire, est la première synthèse écrite sur cette époque où la Compagnie traversa bien des zones de turbulences. 12.00 €





Que connaît-on vraiment d'Ignace de Loyola ? Sur son compte, se sont forgées bien des légendes. Les uns voient en lui l'homme providentiel qui a mené l'Église vers la modernité, les autres l'accusent d'avoir introduit



le ferment des hérésies modernes. Pour passer au-delà de ces miroirs déformants, un retour aux sources s'impose. Il s'en dégage une personnalité complexe, impressionnante, et très attachante. 12,00 €

Proposer une synthèse sur les théologiens jésuites du xviº siècle jusqu'à nos jours semble bien ambitieux, puisqu'ils représentent des courants si multiformes. Pourtant, I'on peut trouver leur inspiration commune dans les Exercices spirituels. D'où l'importance qu'ils ont donnée aux

débats sur la grâce et la liberté, ainsi qu'à la réflexion sur le Christ. Dans la diversité même de leurs expressions, ces théologiens ont toujours voulu œuvrer « avec l'Église » et « dans l'Église ». 12,00 €



24 bld Saint-Michel — 1040 Bruxelles (Belgique) Tél. + 32 (0)2 739 34 90 — Fax + 32 (0)2 739 34 91 info@editionslessius.be www.editionslessius.be Diffusion Cerf — Distribution Sodis

